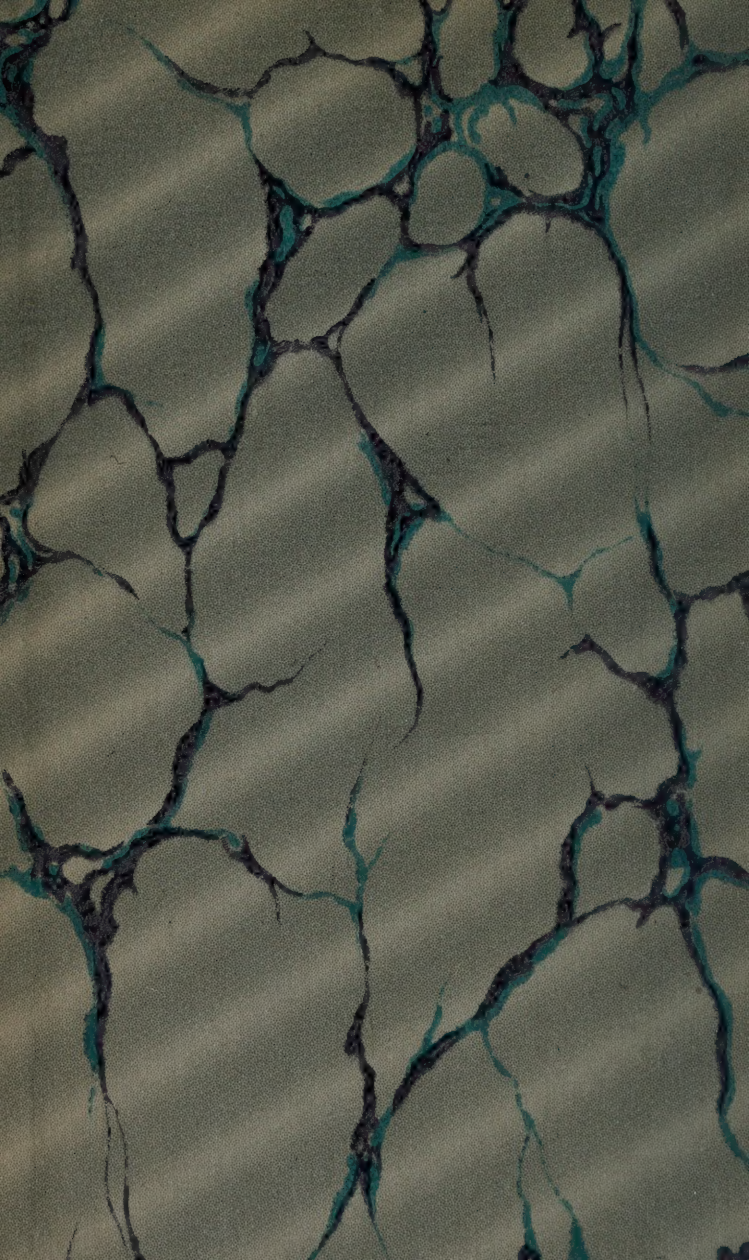
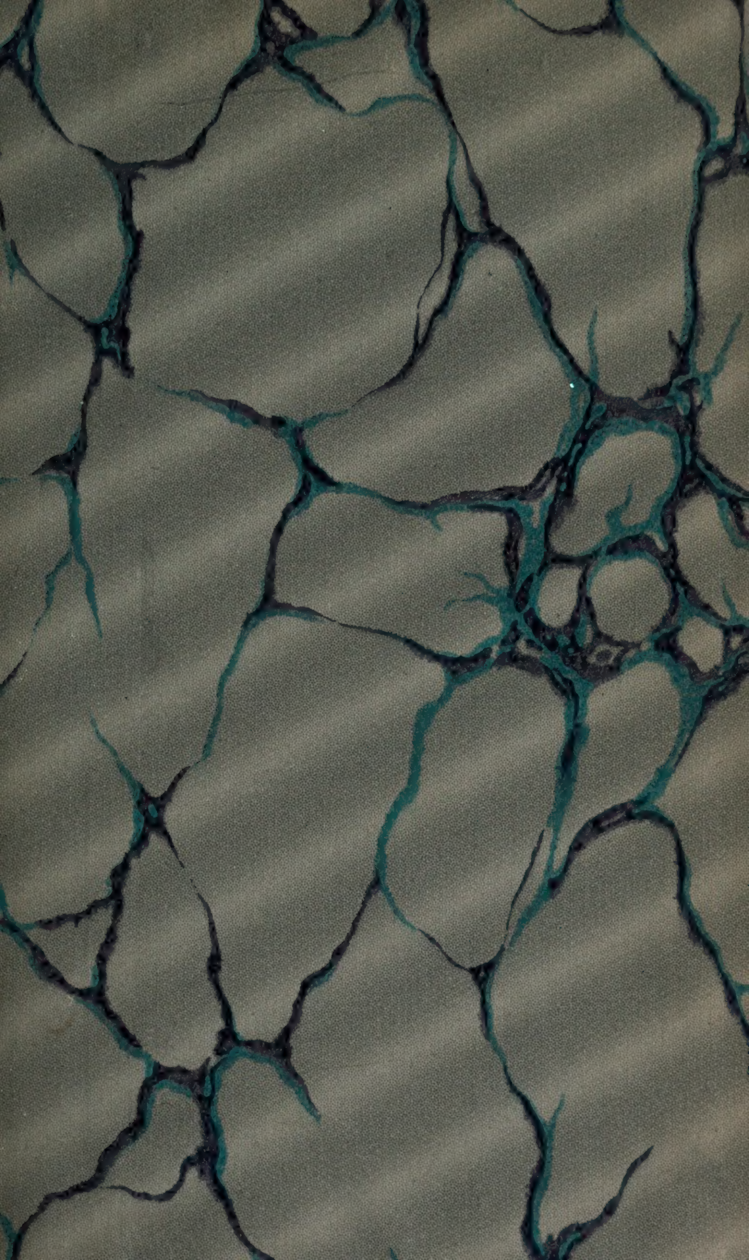






NOËL HERVÉ

LES NOËLS FRANÇAIS

ESSAI HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE

Noël pour l'amour de Marie
Nous chanterons joyeusement :
Elle donna le fruit de vie
Par qui vint notre sauvement.



PARIS
LIBRAIRIE H. CHAMPION
9, QUAI VOLTAIRE, 9

1905

LES NOËLS FRANÇAIS

DU MÊME AUTEUR

Le Mariage de Cécile, roman, 1 vol.

(Pour paraître prochainement).

NOËL HERVÉ

LES NOËLS FRANÇAIS

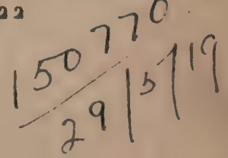
ESSAI HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE

Noël pour l'amour de Marie
Nous chanterons joyeusement :
Elle donna le fruit de vie
Par qui vint notre sauvement.



NIORT
LIBRAIRIE L. CLOUZOT
22, RUE VICTOR HUGO, 22

1905



AVANT-PROPOS

Vers l'an 4004 après la création du monde, un homme et une femme vinrent de Nazareth à Bethléem pour se faire inscrire, suivant un édit impérial, sur le rôle du recensement. Ils étaient pauvres et on ne trouva point de place pour eux dans les hôtelleries. Chassés de partout, ils se réfugièrent dans une étable délaissée; quelques instants après, la femme mettait au monde son fils premier-né. Nul sur la terre ne prêtait attention à cet événement qui pourtant devait changer la face du monde, car cette mère c'était Marie, et Jésus était le nom du petit enfant. Promis depuis plus de quarante siècles et attendu par de multiples générations, le Sauveur enfin venait, qui devait racheter la faute commise par notre premier père, et nous rendre l'héritage céleste si malheureusement compromis.

Et lorsque après une mort infamante, mais volontairement acceptée par amour pour nous, Jésus-Christ eut fondé son Eglise, l'anniversaire du jour béni dans lequel il était venu sur la terre fut dès lors célébré avec une grande solennité! Maintenant encore, après bientôt deux mille ans, nous éprouvons un charme tout particulier à entendre répéter le récit de cet événement admirable. Par tous les moyens dont il dispose pour exprimer sa pensée, l'homme a essayé d'en fixer le souvenir : la poésie, la musique, la peinture et la sculpture ont rivalisé de zèle pour élever un monument durable à la gloire du petit Enfant de Bethléem. Mais y a-t-il rien qui nous émeuve plus doucement que les chants poétiques et si gracieux que nos pères nous ont légués? Est-il rien de plus beau que ces vieux cantiques traditionnels, toujours jeunes, toujours vibrants!

Ces cantiques, on les a appelés Noëls *du même nom que la fête qu'ils rappellent. Faut-il faire dériver* Noël *du mot latin* Natalis *ou de* Nouvel *qui dans le vieux français s'écrit* Nouel, Novel, Noueil, Noué, *et dans le langage wallon* Noié *ou* Noé? *Question d'érudition qui est loin d'être résolue.*

C'est un fait que l'homme, sous l'empire d'un

vif sentiment de joie, et ne trouvant plus assez de mots pour l'exprimer, éprouve le besoin de chanter. Faut-il s'étonner qu'à la naissance du Sauveur il se sente plus inspiré pour remercier Dieu et célébrer ses louanges ? Voilà pourquoi tous les pays, toutes les provinces ont leurs Noëls *particuliers. Et sans doute ce serait une étude fort intéressante que celle des* carols *anglais, des* lieds *allemands, ou des* autos *d'Espagne consacrés à célébrer la Nativité de Notre-Seigneur, mais ce travail exige une érudition au-dessus de nos forces minimes.*

Montrer l'évolution des Noëls français *qui, issus des cérémonies liturgiques, perdent à la longue leur caractère religieux et deviennent le miroir plus ou moins profane de nos mœurs et de nos traditions populaires, tel est le but de cette modeste brochure.*

Fasse l'Enfant divin que nous ayons réussi.

N. H.

Juillet 1905.

LES NOËLS FRANÇAIS

CHAPITRE PREMIER

Origine des Noëls

La France, l'Angleterre, l'Allemagne, l'Italie et l'Espagne revendiquent l'honneur d'avoir donné le jour à ces cantiques spirituels. Ces pays ont défendu leur prétention en une foule d'articles de revues et de volumes très documentés, sans du reste avoir pu s'entendre.

N'est-il pas possible d'admettre l'éclosion simultanée par suite de la diffusion de l'Evangile, des poésies noëliques chez ces cinq peuples. Il est généralement admis que les premiers Noëls apparaissent au XIe siècle; encore conviendrait-il de s'entendre sur le sens du mot Noël. Si l'on peut appeler de ce nom toute poésie pieuse consacrée à chanter la Nativité de Jésus-Christ, c'est aux

premiers siècles de l'Eglise qu'il nous faudra porter nos recherches. Bien plus : on pourrait même à la rigueur faire remonter les premiers Noëls aux origines mêmes du Christianisme. Saint Luc, en effet, après le récit de la naissance du Fils de Dieu, ajoute : « Les bergers s'en retournèrent, célébrant les louanges et la gloire de Dieu à cause de tout ce qu'ils avaient vu et entendu selon qu'il leur avait été dit (1). »

L'Evangéliste ne dit pas expressément qu'ils chantaient, mais chez ces hommes à l'intelligence bornée, et incapables de longs discours, le bonheur devait nécessairement se traduire par des chants improvisés, comme de nos jours on en rencontre près des paysans et des ouvriers.

Il est permis de contester cette origine; quoi qu'il en soit, les Noëls ont certainement fait leur apparition bien longtemps avant le XI[e] siècle.

Prétendre que les offices liturgiques n'ont subi aucune variation, et qu'on les célèbre actuellement tels qu'on les célébrait il y a dix-neuf siècles, serait une naïveté. Il en est des cérémonies cultuelles comme de toutes choses : elles sont soumises à la loi de l'évolution.

(1) Et reversi sunt pastores glorificantes et laudantes Deum in omnibus quæ audierant et viderant sicut dictum est ad illos. (LUC. Cap. II, vers. 20.)

Déjà, au IV[e] siècle, Saint Ambroise compose plusieurs hymnes qui sont interpolées dans l'office, et dont quelques-unes sont consacrées à la fête de la Nativité. Saint Augustin dans le 372[e] de ses sermons, fait allusion à l'un de ces chants dont il cite même une strophe :

Egressus ejus a Patre,
Regressum ejus ad Patrem,
Excursus usque ad Inferas,
Recursus a sedem Dei (1).

Mais il est matériellement impossible de citer ici tous les chrétiens, surtout les moines du Moyen-Age qui exercèrent leur talent poétique à célébrer les louanges de l'Enfant Jésus naissant et de sa Mère immaculée. Parmi ceux qui nous touchent de plus près, nous nous contenterons de signaler Abailard, et surtout Adam de Saint-Victor qui vivait au XII[e] siècle. Ce moine de l'Abbaye de Saint-Victor, à Paris, est le plus célèbre de tous les auteurs de *proses*. Dom

(1) Dans la partie de *l'Année liturgique* consacrée à l'Avent (édition in-12, 1896, pp. 269-270), Dom Guéranger a cité en entier cette hymne qui figure au bréviaire ambroisien et dans les anciens bréviaires romains français. En voici les premiers vers :

Veni Redemptor gentium,
Ostende partum Virginis,
Miretur omne sœculum
Talis decet partus Deum.

Guéranger le considère comme le premier des poètes liturgiques. Nous ne souscrirons pas au jugement trop enthousiaste d'un protestant anglais, le docteur Neale, qui le place au dessus des poètes latins de tous les temps, y compris Virgile, Ovide et même Horace avec lequel, par ailleurs, on lui a trouvé de nombreux points de comparaison. L'une de ses proses, *In natale Salvatoris*, est consacrée à l'heureux événement de Noël. Nous donnons la traduction des principaux passages :

En ce jour de la naissance du Sauveur, nous, créatures, répondons au chant des Anges : par l'harmonie de voix diverses, mais pleines d'ensemble, formons un doux concert.

Heureux jour, que celui-ci dans lequel, coéternel au Père, le Sauveur naît d'une Vierge ! Heureux et agréable jour ! Le monde se réjouit d'être éclairé par la lumière du véritable soleil.

Combien impénétrables les desseins de Dieu ! Comme ce mystère est sublime ! la verge fleurit, la toison des brebis se couvre de rosée et une Vierge met au monde un fils.

Elle est de lui également la séquence *Splendor Patris* que Dom Guéranger admire comme « une des plus mystérieuses que l'on rencontre dans les missels du Moyen-Age. »

Nous pourrions faire une vraie moisson de poésies latines dans les vieux offices liturgiques. Les symboles gracieux y abondent et la forme imagée n'est pas un de leurs moindres attraits. C'est dans

le Missel de Cluny de 1523 que nous recueillons en passant cette perle magnifique : (1)

Missus Gabriel de cœlis,
Verbi bajulus fidelis,
Sacris disserit loquelis
Cum beata Virgine.

Gabriel envoyé des cieux — fidèle messager de la parole — converse en un saint langage — avec la bienheureuse Vierge.

On remarquera l'anagramme contenu dans les vers qui suivent :

Verbum bonum et suave
Tandit intus in conclave
Et ex Eva *format* Ave,
Evæ *verso nomine.*

Sa parole bonne et suave — se répand en la sainte demeure — et le nom d'Eva se changeant — sur ses lèvres devient un Ave.

En même temps que fleurissent les hymnes, une autre partie se développe dans les offices de l'Eglise. Aux paroles essentielles de la liturgie, la fantaisie pieuse des prêtres adjoint de nouvelles interpolations qui augmentent bientôt démesurément jusqu'à étouffer en quelque sorte les textes primitifs.

Nous avons parlé précédemment de l'intercalation dans l'office de parties nouvelles. Ce procédé

(1) Dom Guéranger, *op. cit.*, p. 201.

va être employé couramment, depuis la seconde moitié du IXe siècle jusqu'au XIIe siècle inclusivement, en France, en Allemagne et en Italie. Les parties ajoutées ont été appelées *tropes*. Plusieurs sont restés, surtout des plus anciens ; de ce nombre sont le graduel, l'*alleluia*, l'offertoire et la communion, et aussi quelques proses, mais ils furent jadis beaucoup plus nombreux. Il y avait des tropes à l'*Introït*, au *Kyrie*, au *Gloria*, à l'Epître, à l'Evangile, au *Sanctus*, à l'*Agnus Dei*, au *Benedicamus*.

Quelques exemples feront mieux comprendre ce mode de liturgie ; on n'en saurait trouver de plus frappant que l'*Introït* du jour de Noël. Le texte du missel romain est celui-ci :

Un enfant nous est né et il nous a été donné un fils ; il portera sur son épaule le signe de son empire, et il sera appelé l'Ange du Grand Conseil.

Ce texte si court disparaît bientôt dans le développement suivant :

Réjouissons-nous aujourd'hui parce que Dieu est descendu des Cieux, et pour nous sur la terre *un enfant nous est né*, depuis longtemps prédit par les prophètes, *et il nous a été donné un fils*. Nous l'avons déjà appris de son Père dont *il porte sur l'épaule la marque de l'Empire*, et la puissance et l'empire sont dans sa main, et on lui donnera le nom d'Amirable, de Messager de Paix, d'*Ange du Grand Conseil*, etc.

A l'épître de la messe du même jour, le diacre paraphrasait l'épître (Leçon du prophète Isaïe — Celui qui marche dans les ténèbres), — qu'il accompagnait de cet exorde :

Je célébrerai pendant des siècles la gloire de Dieu qui m'a formé de sa main droite et m'a régénéré par sa croix empourprée du sang de son fils.

Depuis l'Orient, à travers les divers climats de l'univers jusqu'aux régions occidentales du monde, les hommes sont invités à chanter ses louanges par cette *leçon du prophète Isaïe* dans laquelle est racontée la naissance illustre de Dieu. Voici ce que nous dit le Seigneur Père, Fils, Saint-Esprit : le *peuple* des Gentils *qui marche dans les ténèbres...*

On chantait un nouveau trope avant l'évangile tandis que le diacre se rendait solennellement à l'ambon.

Dans ce genre de littérature liturgique, il est également permis de ranger les antiennes, c'est-à-dire, au sens littéral du mot, des chants exécutés successivement par plusieurs personnages ou par plusieurs chœurs.

M. Marius Sepet, en ses *Origines chrétiennes du drame* (1), cite plusieurs de ces interpolations dialoguées.

Célébrons aujourd'hui l'enfant que son Père ineffable a engendré avant les temps et que son illustre Mère a conçu :

(1) MARIUS SEPET, *Les Origines chrétiennes du drame*. Paris, 1901. Voir aussi LÉON GAUTIER, *Histoire de la poésie liturgique au Moyen-Age : Les Tropes*. Paris, 1886.

1er Chœur. Quel est cet enfant que vous proclamez digne de si grandes louanges ? Dites-le nous afin que nous puissions le chanter avec vous ;

2e Chœur : C'est celui dont le prêtre choisi par Dieu a annoncé depuis longtemps la venue sur la terre, et qu'il a prédit en ces termes : Un enfant nous est né...

On rencontrera des traces de cette double origine, les hymnes et les tropes, dans tous les Noëls en langue française.

Quelques auteurs se contenteront de traduire les paroles liturgiques, d'autres les appuieront d'un commentaire rimé.

Dans quelques-unes de ces poésies, le début de chaque strophe reproduit les premiers mots de la strophe correspondante latine. Telle est la traduction de l'hymne *Conditor alme siderum :*

Conditor fus le nompareil
Qui fist la Lune et le Soleil,
Et les Estoiles pour tout vray ;
Noel, c'est un nom sans pareil.

Cette adaptation se termine par une remarque charmante de laisser-aller :

Icy *Conditor* finira
En françoys, car plus n'en y a,
Et pour ce dire nous fauldra
Amen Noel.

Même au xviie siècle, l'office liturgique sera encore mis à contribution, et c'est ainsi qu'à cette

date nous rencontrerons une « Paraphrase sur le chant d'église : « *Puer nobis nascitur* ».

Ajoutons que le jour de Noël est alors par excellence la fête des enfants, en mémoire du divin Jésus, petit et humble comme eux, en souvenir aussi des Saints Innocents, dont les premières vêpres, par une attention de l'Eglise qui se comprend facilement, se chantent le surlendemain de la Nativité.

CHAPITRE II

Noëls en langage vulgaire. — Les mystères. — Noëls farcis

L'Eglise a toujours été préoccupée de détacher les âmes des liens terrestres, et de les faire monter le plus près possible de la Divinité. Mais, suivant le mot de l'Evangile, si l'esprit est prompt, la chair est faible, et, pour élever l'esprit, il est souvent nécessaire de captiver d'abord le corps, de s'emparer des facultés inférieures de l'homme, en lui offrant quelque chose qui frappe ses sens et excite son imagination. Ainsi s'expliquent l'éclat pompeux et la longueur des cérémonies du culte au moyen âge.

Ainsi que l'ont démontré plusieurs critiques littéraires, et en particulier MM. Marius Sepet et Petit de Julleville (1), c'est en ces cérémonies religieuses qu'il faut voir la source, non seulement

(1) Marius Sepet, *op. cit.* — Petit de Julleville, *Les Mystères*, Paris, 1880.

des Noëls, mais aussi de tout notre théâtre national.

L'évolution, du reste, en est facile à suivre. Dans certains diocèses, bientôt imités par les autres, les prêtres représentent d'une manière plus vraisemblable le grand événement du jour. De là nous viennent les *Offices des Prophètes du Christ*, le *Drame des Pasteurs* et, enfin, l'*Office de l'Etoile.*

Après les « Heures » de la nuit, plusieurs clercs qui jouaient le rôle de personnages célèbres dans l'Ancien Testament : Israël, Moïse, Isaïe, Jérémie, Daniel, Habacuc, David, Nabuchodonosor, et aussi, en des temps plus rapprochés, Siméon, Elisabeth, Jean-Baptiste, Virgile et la Sybille, se rangeaient autour de l'autel, et, chacun parlant à son tour, annonçaient la venue du Messie : c'est ce que l'on appelait l'*Office des Prophètes du Christ* (1). On peut être étonné de trouver le païen Virgile en semblable compagnie, mais si les chrétiens du moyen âge eurent une affection particulière pour le célèbre poète latin, c'est que dans l'une de ses églogues, la quatrième, ils crurent reconnaître l'annonce de la venue du Fils de Dieu.

Un passage surtout est célèbre :

Le dernier âge, l'âge prédit de la Sybille de Cumes va s'ouvrir ; une nouvelle race d'hommes descend du ciel. Les

(1) MARIUS SEPET, *Les Prophètes du Christ,* Paris, 1878.

troupeaux n'auront plus à craindre la fureur des lions. Le serpent périra, et l'herbe trompeuse qui donne le poison sera anéantie.

Ultima Cumæi venit jam carminis œtas...
Jam Nova progenies cœlo dimittitur ab alto...
... Nec magnos metuent armenta leones...
Occidet et serpens, et fallax herba veneni occidet.

Longuement le poète latin nous entretient d'un enfant merveilleux qui va naître et régénérer le monde. Selon toute probabilité, cet enfant n'était autre que le fils de Pollion. Cependant l'opinion selon laquelle il s'agirait de Jésus avait quelque vraisemblance. Dom Guéranger lui-même, qui cite ces vers, semble partager l'avis des auteurs du Moyen-Age.

Il n'en fallut pas davantage pour satisfaire nos « dévots aïeux ». Ils canonisèrent le poète païen, sans l'autorité de Rome, c'est évident — et même on affirme qu'à Mantoue, qui est le lieu d'origine de cet écrivain, jusqu'au xve siècle, on célébra la fête de « Saint Virgile (1). »

(1) L'intervention de la Sybille s'explique plus aisément d'après un passage de la *Légende dorée* du bienheureux Jacques de Voragine.

« L'empereur Octave, ainsi que raconte le pape Innocent III, quand il eut mis le monde entier sous la domination de Rome, alors il plut tant au Sénat, qu'ils le voulaient adorer comme un Dieu. Mais ce sage Empereur savait bien qu'il était mortel, aussi point ne voulut-il prendre le nom d'immortel. Et à leur désir donnée requête, Sybille, prophètesse,

Imiter l'auteur des *Bucoliques* sera toujours en honneur, et en lisant ces vers d'un recueil du XVI[e] siècle,

A ce divin poupon
D'inestimable prix,
Faîtes un berceau de roses et de lys,

l'on songe naturellement à ce passage de l'*Enéide* :

Manibus date lilia plenis
Purpureos spargam flores...

De toutes les cérémonies analogues, c'est l'*Office des Prophètes* qui fut le plus populaire. Le *Drame* ou *Office des Pasteurs* présente pourtant beaucoup plus d'intérêt. D'origine normande, d'abord particulier au diocèse de Rouen, celui-ci se répandit rapidement dans les provinces voisines. En voici la description, d'après Du Cange (1) :

fut appelée pour savoir si nul plus grand que lui était à naître jamais au monde. Comme au jour de la Nativité de Notre Seigneur, il avait assemblé le Conseil afin de mettre cette chose en délibération et que Sybille était seule en la chambre de l'Empereur pour aviser aux oracles, voici qu'au milieu du jour un cercle d'or apparut tout autour du soleil et au milieu du cercle une très belle vierge qui portait un enfant en son giron. Et lors Sybille montra cette chose à l'Empereur. Et comme l'Empereur s'émerveillait grandement de cette vision, il entendit une voix qui disait : « *Hæc est ara cœli,* c'est l'autel du Ciel ! »

Et Sybille lui dit : « Cet enfant est plus grand que toi et pour ce tu dois l'adorer. »

(*Traduction de* J.-C. BROUSSOLLE.)

(1) CHARLES DUFRESNE DU CANGE. *Glossarium mediæ et infimæ latinitatis*. Paris, 1845, tome V, au mot *Festum*.

A l'Office nocturne de Noël, après le chant du *Te Deum*, commence l'Office des pasteurs. Une étable est préparée derrière l'autel et l'on y a placé par avance une statue de la Vierge. Tout d'abord, un enfant, placé très haut devant le chœur, et figurant un ange, annonce la naissance de Notre-Seigneur à des chanoines qui jouent le rôle de bergers.

Ceux-ci entrent dans le chœur, pendant que l'ange leur dit :

— Ne craignez pas, car je viens vous annoncer une grande nouvelle. Aujourd'hui il vous est né un Sauveur...

Dans les tribunes de l'église se tiennent, tels des anges, plusieurs autres enfants qui chantent à haute voix :

— Gloire à Dieu dans les cieux !

Les pasteurs, en entendant ces voix, s'avancent et reprennent :

— Paix sur la terre...

Pax in terris nunciatur
In excelsis gloria.
Terra federatur,
Mediante gratia.

Mediator homo Deus
Descendit in proprio,
Ut ascendat homo reus
Ad admissa gaudia.
Eia ! Eia !

Lorsque les bergers sont entrés, deux prêtres, vêtus de la dalmatique et placés près de l'étable et représentant des sages-femmes (*obstetrices*), les interrogent :

— Qui cherchez-vous dans cette crèche ? bergers dites-le nous.

Et les pasteurs répondent :

— Notre-Seigneur, le Christ Sauveur, un enfant enveloppé de langes, suivant la parole du céleste messager.

Alors les prêtres entr'ouvrent le rideau et montrent l'enfant en disant :

— Regardez ce petit...

Ils montrent ensuite la mère que les bergers saluent par l'antienne extraite du prophète Isaïe : *Ecce virgo concipiet et pariet filium*, puis ils ajoutent :

Alleluia ! Alleluia ! maintenant nous savons que le Christ est né sur la terre. Chantez donc tous avec le prophète : « Un enfant nous est né ».

Aussitôt après commençait la messe.

La *Fête de l'Etoile*, qui se célébrait le jour de l'Epiphanie, donnait lieu à une cérémonie analogue qui n'est guère en somme qu'une mise en action de l'Evangile et des prophéties. On en trouvera également la description dans du Cange.

Comme les bergers dans *l'Office des pasteurs*,

les trois rois s'avancent vers l'autel, richement vêtus et portant des offrandes qu'ils présentent à l'enfant : *Suscipe rex aurum... — Tolle thus tu vere... — Myrrham signum sepulturæ...*

Cet office se célébrait en beaucoup d'endroits et sous différents noms. On y joignait quelquefois la cérémonie de la fête de l'âne qui mérite quelques mots.

Un manuscrit du XIIIe siècle, conservé actuellement au musée de Sens, nous donne des renseignements peu communs sur la manière dont se célébrait en cette ville la grande solennité.

On choisissait la plus belle jeune fille qui représentait la Vierge. Assise sur un âne magnifiquement orné, et portant en ses bras un enfant, elle se rendait processionnellement, suivie de l'Evêque et de tout le clergé, à l'église Saint-Etienne où se célébrait la messe. L'*Introït*, le *Kyrie*, le *Gloria* et le *Credo* se terminaient par un cri imitant celui de l'âne et à la fin de la messe, au lieu de dire *Ite missa est*, le prêtre criait trois fois : Ih ! han ! Ih ! han ! Ih ! han ! Pendant la procession, on chantait la « prose » suivante, qui est déjà — en langue latine — un véritable noël :

Orientis partibus
Adventavit asinus,
Pulcher et fortissimus
Sarcinis aptissimus.

Des pays de l'Orient est arrivé un âne beau et fort et apte à porter des fardeaux. Hé ! sire âne ! hé !

Cet âne a été nourri à Ruben sur les collines de Sichem ; il a traversé le Jourdain et il a couru en Bethléem. Hé ! sire âne ! hé !

Il vainc à la course les faons, les daims et les chevreuils ; il est plus rapide que les dromadaires de Madian. Hé ! sire âne ! hé !

La force de cet âne a porté à l'église l'or de l'Arabie, l'encens et la myrrhe du pays de Saba. Hé ! sire âne ! hé !

Il a traîné le cher fardeau des bagages et a mâché un dur fourrage. Hé ! sire âne ! hé !

Il mange de l'orge avec la tige, se nourrit de chardons, et dans l'aire il sépare le froment de la paille. Hé ! sire âne ! hé !

Ane déjà rassasié de grain, dites *Amen*, dites *Amen*, *Amen* de nouveau, et ne songez plus aux vieilles histoires.

Ces solennités eurent un grand succès et de longue durée, puisqu'en 1484, Innocent VIII engageait les prêtres à les maintenir dans les églises.

Pour ces diverses cérémonies le latin est, à l'origine, seul employé. Cependant, à mesure que l'idiome national se forme, le peuple perd l'usage de cette langue. Aussi, dès la seconde moitié du XIIe siècle plusieurs parties de l'office sont en langue vulgaire, comme nous l'indique en 1192, Eudes de Sully, évêque de Paris : le jour de Noël, deux prêtres vêtus de chapes de soie entremêlent dans la récitation de l'épître et de l'évangile, des réflexions ou des prières en langue commune.

Près du jubé se placent des groupes d'enfants de chœur qui donnent la réplique au célébrant en chantant des vers français, paraphrase des textes liturgiques.

Un peu plus tard, ce sont des refrains que la foule des assistants reprennent en chœur. Peu à peu le latin disparaît presque complètement de ces cérémonies. En même temps, c'est-à-dire vers le XIIIe siècle, elles cessent d'être liturgiques, se développent et deviennent de véritables drames, en prose d'abord, puis en vers (1).

Parmi les acteurs il y a bien encore quelques prêtres, mais les « escholiers » y dominent. Les représentations se sont maintenues soit dans les églises, soit dans les cloîtres des abbayes; mais elles ne font plus partie intégrale de l'office.

La noblesse, le clergé, la bourgeoisie, les artistes, les ménestrels errants, les artisans même, tout le monde prête son concours pour le succès de ces « montres » fort brillantes.

D'innombrables personnages, acteurs ou figurants, se jouent dans les *mansions* qui représentent le plus souvent le ciel, l'enfer, Jérusalem, Bethléem ou Nazareth.

Les vêtements des acteurs sont riches, beaucoup plus que ne le voudrait la condition sociale

(1) DU MÉRIL. *Origines latines du théâtre moderne, publiées et annotées.* In-8°, Paris, 1849.

des personnages qu'ils habillent. Mais est-il besoin de le faire remarquer, il n'y a là aucun souci de la vraisemblance, de ce que Fénelon appelle « le costume » ! Une aumusse bordée de fourrure couvre la tête d'un Saint Joseph ; Marie porte une robe de soie et d'hermine et se coiffe comme les nobles châtelaines d'un atour, ou d'un hennin somptueux de linon et de soie. Viennent les bergers qui, vêtus de peaux de bouc ou d'agneau, s'avancent en devisant entre eux d'une manière peu respectueuse pour la sainteté du lieu. Leurs propos et ceux des autres personnages tant dans les pastorales de Noël que dans les Mystères ou les Miracles, sont parfois assez hardis. Puis l'idée primitive s'altère, et ces représentations créées dans le but d'édifier la foule dégénèrent en mascarades licencieuses, comme la *Fête des Fous*, tant et si bien que l'Eglise, inquiète pour la tranquillité du sanctuaire, en arrive à déposer les acteurs et l'attirail scénique sur la place publique. Et les représentations de recommencer plus féériques, plus libres aussi que par le passé.

Dans le cycle des Mystères de la Nativité il faut désormais ajouter le *Drame d'Adam*, qui raconte les défaillances du premier homme et la promesse d'un Rédempteur, et le *Drame de l'Epoux*.

Celui-ci est seulement la mise à la scène de la parabole évangélique des Vierges folles et des

Vierges sages; il est le complément ordinaire du *Cycle dit de la Noël*, bien qu'il ne s'y rapporte que très indirectement (1).

Le théâtre religieux avait survécu à sa sortie de l'Eglise, et en toutes les grandes villes de France, les *Confrères de la Passion* continuèrent de représenter les principaux mystères de la foi, et avec plus de prédilection la *Nativité* et la *Passion*. Mais là encore de nombreux abus s'étaient glissés. A la suite du vent de paganisme, qui des ruines de la Grèce et de la Rome antique soufflait sur l'Europe occidentale et plus particulièrement sur la France, la simplicité religieuse avait diminué. Depuis longtemps d'ailleurs, ces représentations théâtrales étaient prétextes à satires et s'émaillaient peu à peu au gré des acteurs de plaisanteries grossières, d'équivoques obscènes, comme on en peut trouver à chaque page de *Gargantua* ou de *Pantagruel*. Le Parlement qui avait reçu à ce sujet de nombreuses protestations, promulgua le samedi 17 novembre 1548 un arrêt contre les représentations publiques des choses saintes, par lequel, dit le texte, « la Cour a inhibé

(1) *Le Drame de l'Epoux*, voir *Journal des Savants*. février 1846. — Pour les autres mystères, voir Fr. Michel et Monmerqué : *Théâtre français au moyen-âge*, et surtout Coussemaker : *Drames liturgiques au moyen-âge*. Rennes, 1860.

et deffendu, inhibe et deffend aux dicts supplians de jouer le mystere de la Passion nostre Sauveur, ne autres mysteres sacrez, sur peine d'amende arbitraire ; leur permettant neantmoins de pouvoir jouer autres mysteres prophanes, honestes et licites, sans offencer ou injurier autre personne (1). »

Mais il semble que ce genre de littérature était bien national, car malgré cet arrêt de mort en forme, les Mystères continuèrent à vivre, mais tronçonnés. Ils reprennent presque la forme qu'ils avaient à l'origine : c'est-à-dire qu'ils sont simples et très courts.

De tout cela cependant il est resté quelque chose ; c'est le Noël proprement dit. Avant de quitter l'Eglise, les strophes latines et françaises se sont écartées sensiblement des textes liturgiques ; par ailleurs au milieu des Mystères, les auteurs glissent à leur fantaisie de courts poèmes, virelais ou pastourelles, formant par eux-mêmes un tout complet qui peut se détacher du reste.

De même, la mise en scène éclatante déployée dans ces représentations exercera son influence sur l'imagination des poètes, et beaucoup de Noëls postérieurs ne seront en quelque sorte que le scénario de certaines pièces du théâtre primitif.

(1) Dom LOBINEAU. *Histoire de Paris* (1745), tome IV.

Dans certains de ces courts dialogues sur la Nativité, l'Eglise employait à la fois la langue latine et la langue commune.

Presque toujours la langue latine est réservée aux nobles personnages, aux saints et aux anges, et la langue vulgaire au commun des mortels (1).

De la longue période qui précède le XVI[e] siècle, on ne peut guère citer que Adam de la Halle, né à Arras en 1240, et mort à Paris vers 1285. Encore est-il beaucoup plus connu par le *Jeu de la Feuillée* et *Robin et Marion* que par les quelques Noëls qu'il nous a laissés (2).

Plus tard les auteurs mettront leur fantaisie dans des Noëls non dialogués où le latin se mélange avec le français alternant souvent d'une manière régulière. C'est ce qu'on appelle les Noëls farcis. Nous en retrouverons des exemples jusqu'au milieu de la Renaissance.

(1) C'est que le latin, langue liturgique, est considérée comme une langue « noble ». Dans certains Noëls en patois le même fait se reproduira, avec cette différence que là c'est le français qui a la supériorité. Ainsi d'un Noël béarnais :

— Réveillez-vous, berger ; voici qu'on vous appelle.
— Qui ès acqui ?
— Je suis le messager d'une bonne nouvelle.
— Qui a de nabeigt !

(2) Voir *Œuvres complètes d'Adam de la Halle*, publiées par COUSSEMAKER, Paris, 1872.

Un Noël poitevin du XV[e] siècle débute ainsi :

Fidelis Pictavia,
Peuple doubx et débonnaire,
Propter hæc natalia
Doit chanter ne se doit taire.

Voici également le commencement d'un autre cantique composé vers la même époque :

Célébrons la naissance
Nostri Salvatoris
Qui fait la complaisance
Dei sui Patris.

Quoi qu'on en ait dit, au moyen âge, surtout dans la seconde moitié, toute la classe lettrée est composée de poètes ; aussi voyons-nous fréquemment les évêques, les prêtres, les moines, les étudiants, voire les chevaliers, rimer de pieuses cantilènes qu'ils font ensuite exécuter par les clercs, aux différents offices, le jour de la Nativité et pendant la quarantaine qui suit.

Dans ce temps-là, comme l'écrit le savant dom Guéranger (1), on s'entretenait avec une vive allégresse du mystère de la grande nuit ; on compatissait à Marie et à son doux enfant exposés, dans une étable abandonnée, à toutes les rigueurs de l'hiver ; puis, bientôt, on entonnait quelqu'un de ces beaux Noëls, au chant desquels on avait passé déjà de si touchantes veillées dans tout le cours de l'Avent. Les voix et les chœurs étaient d'accord en exécutant ces mélodies

(1) Dom GUÉRANGER, *l'Année liturgique* : Le temps de Noël.

champêtres composées dans des jours meilleurs. Ces naïfs cantiques redisaient les fatigues de Marie et de Joseph parcourant les rue de Bethléem, alors qu'ils cherchaient en vain un gîte dans les hôtelleries de cette ville ingrate ; l'enfantement miraculeux de la Reine du ciel ; les charmes du Nouveau-Né, dans son humble berceau ; l'arrivée des bergers avec leurs présents rustiques et la foi simple de leurs cœurs. On s'animait en passant d'un Noël à l'autre ; tous soucis de la vie étaient suspendus, toute douleur était charmée, toute âme épanouie.

Les veillées n'étaient pas moins agréables dans les châteaux ; le seigneur, pour égayer son loisir, faisait venir un ménestrel qui répétait, en s'accompagnant sur le rebec ou la viole rustique, les Noëls appris au cours de longues pérégrinations à travers toutes les provinces de France.

CHAPITRE III

Les Noëls au XVIe siècle

De toutes les phases de l'histoire de France, nulle peut-être n'est plus curieuse, à beaucoup d'égards, que le XVIe siècle. Divers événements d'une haute importance y ont eu, en effet, une influence retentissante sur les lettres et les arts. Tout d'abord, la Renaissance, retour plausible mais déréglé à l'étude des chefs-d'œuvre de l'antiquité grecque et latine, qui va donner à la langue française des vocables nouveaux, à l'art, des formules jusque là inconnues.

C'est, en second lieu, la découverte de l'imprimerie, qui, en propageant les *idées* à travers toute l'Europe, contribuera bientôt au succès de la Réforme, laquelle va passionner tous les esprits et allumer la guerre civile en plusieurs nations.

Toutes ces influences se retrouvent dans les Noëls de ce temps, de beaucoup les plus intéressants. Comme d'ailleurs dans toute la poésie

française contemporaine, on peut considérer dans les cantiques religieux, et dans les chants de Noël en particulier, deux courants d'idées nettement définis : le maintien de la tradition gauloise, réaliste, gaie, matérielle et grossière, et, d'autre part, le goût, inspiré par les auteurs anciens, de l'idéalisme, de la précision dans la forme, de la délicatesse dans l'expression souvent précieuse et mignarde.

Parfois, les deux courants se rencontrent et donnent naissance à un produit hybride comme est, dans la littérature profane, Rabelais qui, en tant qu'écrivain, joint les grosses facéties et l'amour du calembour épais à une âme éprise d'art, sachant goûter et apprécier les charmes des auteurs anciens, même dans ce qu'ils ont de plus délicat.

C'est un des traits caractéristiques du XVIe siècle, qu'il ne sait pas voiler l'idée ; quel que soit le sujet traité, point de sous-entendus, mais la vérité brutale. Un seul exemple : certaines des chansons profanes, sur lesquelles Orlando de Lassus a écrit ses jolis chœurs à trois et quatre voix, feraient rougir l'homme le moins timide. Notre siècle a davantage de pudeur, au fond les mœurs en sont-elles plus honnêtes !

I

Ces deux impulsions si diverses sont en quelque sorte incarnées dans Lucas le Moigne et Jean Daniel. Il n'y a pas, en effet, de Noëls plus frappants par leur bonhomie, leur saveur gauloise, un peu âcre parfois, et leur franchise naïve que les *Chansons de Noëls nouvaulx,* publiées à Paris, en 1520, par « Maistre Lucas le Moigne, curé de Saint-Georges du Puy-la-Garde, au diocèse de Poitiers (1) ».

Rien de plus curieux et de moins homogène que ce recueil : des cantiques d'une naïveté délicieuse y alternent avec des chansons de dévote apparence, en réalité très gaies et souvent malignes.

Plusieurs de ses Noëls sont encore en vogue de nos jours, comme celui-ci, qui est fort connu :

A la venüe de Nouël
Chascun se doibt bien esjouir,
Car c'est un testament nouvel
Que tout le monde doibt tenir.

De lui aussi : *Or dites-nous Marie*, sorte de dialogue entre la sainte Vierge et les fidèles. Ces

(1) Sur l'initiative de la Société des Bibliophiles, alors présidée par M. le baron Jérôme Pichon, cet ouvrage, devenu d'une excessive rareté, a été retiré à un très petit nombre d'exemplaires en 1860. Un vol. in-32, XVI-72 pages. (Bibliothèque nationale : Réserve y[e] 4315.)

derniers l'interrogent sur les circonstances qui ont accompagné la venue du Messie. Et la Mère de Dieu répond complaisamment à chaque question :

— Or, dites-nous, Marie, en quels termes le divin messager vous a-t-il annoncé la bonne nouvelle ?

— Marie ne te soulcie...
C'est l'obumbration
Du Sainct Esprit, ma mie,
Et l'opperation.

Le chœur demande à Marie si les riches, les bourgeois et les paysans des environs sont venus la visiter dans sa détresse.

— Hélas ! non, répond la Vierge, mais seulement trois rois venus de très loin, du fond de l'Orient, et aussi

De povres pastoureaulx
Qui gardoient ès montaignes
Leurs brebis et agneaulx :
Ceux-là m'ont visitée,
Par grant affection ;
Moult me fut agreable
Leur visitation.

Réalistes, ainsi que nous l'avons dit, ces cantiques présentent des détails de mœurs assez piquants. C'est du vrai langage de paysan, naïf et

rude, comme le devait être celui des pâtres de Bethléem :

Que t'es-tu levé faire,
Pastoureaulx, à mesnet ?
Que rage as-tu à braire
Si fort Naulet, Nolet ?
Estou point accouchée
Ta femme y quete net ?
As-tu tué ta trée
Ta trée ou ton goret ?

. . . .

J'entrasmes tous ensemble
Au petit cabaret
Là on n'a feu ne flambe
Et faisoit si grand froit,
Hélas ! le petit tremble,
Tendre comme un poullet.

Mais, dans l'œuvre du curé de Saint-Georges du Puy-la-Garde, il est impossible de tout citer, et cela parce qu'il est des strophes qui blesseraient cruellement des imaginations trop délicates :

Saluons l'humble vierge
Au fourchu menton
Mere et concierge
Du joly mignon, don, don.

. . . .

Gaultier et Josué,
Labam, Hélisée
Y sont accourus
A grant alenée
Pour voir le trougnon
Dont la renommée
Court à l'environ.

Nous voulons bien croire que le bon curé de campagne ait composé ses Noëls sans mauvaise intention aucune. Pourtant, ses chants en patois semblent être plus moqueurs que les autres, témoin celui-ci :

A la venüe de Nau, nau, nau,
Faisons tretous bonne chere.
Adam fut ogu bonhomme
S'il n'oguist jà fait de mau ;
Mais il mordit en la pomme,
Il n'avoit grain de cousteau.
Il en mengea ung morceau,
Dont do ceau
Nous fusmes tous mis arriere.
Mais nostre paovre nature,
Qui longuement supporta
D'Adam, la grant forfaicture,
Piteusement s'escria :
O Pere celestiau !
Vien ça vau,
Et nous oste de misere.

Ailleurs, le réalisme atteint presque la grossièreté. J'imagine, non sans effroi, le scandale qu'occasionneraient, à notre époque de raffinés et de « snobs », des strophes analogues à celles consacrées par l'auteur à la mort d'Hérode :

Le grous ventriez Herode
En fut paye soudain
En bain.
Sa chair devint si orde
Qu'il puet comme un daim
Villain.

Il persa sa bedaine
Ou ung failli couteau
Pregau
Et rendit tripes et boyau.
C'est une mort villaine.

Pendant ce temps, Joseph était en Egypte avec Jésus et Marie. Quand cette nouvelle fut apprise au royaume de paradis, un ange alla trouver Joseph,

Et luy dist en dormant,
Ronflant ;
Dy à la Vierge raine
Que Herode le pourceau
Meseau
Est mort. Vas t'en à ton hosteau.

Avouez que le céleste messager n'emploie pas un langage des plus distingués. Mais il faut se garder de juger trop vite le bon curé de province, et ne pas voir dans son livre, comme beaucoup, seulement des « propos grivois », ce qui est un peu exagéré. En réalité, pour bien apprécier Lucas le Moigne, il est nécessaire de le replacer dans son époque. N'oublions pas que presque au moment où il publie ses Noëls, un autre prêtre, celui là de Chinon, François Rabelais, publia ses romans si réalistes. Le siècle est grossier, mais grossier avec candeur ; même à l'église, une allusion plus ou moins équivoque n'est point pour le chagriner. N'oublions pas non plus que parmi les Noëls les

uns étaient réservés à l'église, au lieu que d'autres se chantaient seulement à la maison et portes closes.

Le Moigne est un des premiers parmi les auteurs noëliques, un des rares qui aient levé le voile de l'anonymat. On dirait que c'est à lui que fait allusion Rabelais dans l'ancien prologue du « quart livre » de son *Pantagruel* :

En Angiers estoit pour lors un vieux oncle, seigneur de sainct Georges nommé Frapin : c'est celuy qui a faict et composé les beaulx et joyeux noëlz en langaige poëctevin.

Les Noëls de Lucas Le Moigne devinrent rapidement célèbres, on les chantait partout en France et le père de *Gargantua* a fait ailleurs allusion au cantique *A la venue de Noüel* qui, dit-il, « se danse en Lanternois aux dives sons des bouzines. »

II

Le deuxième courant, idéaliste, mais aussi moins naturel, commence vers le moment où la Pléïade inaugure dans la poésie française les souvenirs mythologiques, les héros et les divinités des temps anciens. Les bergers ne s'appellent plus « Grosjean » ou « Jean-Pierre » mais « Alcis », « Philandre », « Tyrsis » ou « Corydon », et cela n'en vaut pas mieux.

Les poètes en renom semblent croire, du reste, que ce soit déchoir que de consacrer leur talent à célébrer la religion chrétienne. Il faudra cependant faire une exception en faveur de Racan dans quelques-unes des *Bergeries*, et de Clément Marot, esprit original et indépendant, et qui n'appartient à aucun cénacle. Dans sa xxv[e] ballade, Marot a encadré un véritable Noël :

Te souvient-il plus du prophète
Que nous dit cas de si hault faict,
Qui d'une pucelle parfaite
Naistrait un enfant tout parfaict ?
L'effect
Est faict,
La belle
Pucelle
A ung fils du ciel advoué.
Chanton Noé, Noé, Noé !

On sait que l'important groupe littéraire, connu sous le nom de « Pléiade », puisait surtout son inspiration chez les anciens auteurs païens. Aussi est-ce en vain que l'on chercherait dans les œuvres de Remy Belleau une pastorale consacrée à la Nativité. On trouve bien dans ses œuvres des *Eglogues sacrées*, mais aucune ne fait allusion à la grande fête chrétienne qui cependant se prête si bien au genre pastoral.

Du reste, employant pour la plupart de ses poésies religieuses le vers alexandrin, il en use

maladroitement, sans cette légèreté de versification si piqueuse dans ses poésies profanes.

Les poètes qui ont souci d'écrire avec correction se font remarquer par un style précieux, alambiqué. Ils ont une affection particulière pour tout ce qui peut donner aux vers une tournure plus « mignonne » et surtout pour les diminutifs, notamment ceux en *et*, *elet*, importés d'Italie.

Nous avons en Saintonge un Noël de cette époque et composé de vingt-cinq strophes, dont presque tous les vers tombent sur les seules finales *et* et *elet* :

Je me suis levé par un matinet
Que l'aube prenait son blanc mantelet,
Chantons, Nolet, nolet, nolet,
Chantons Nolet encore.

. . . .

Nous prenons congé du Saint Agnelet,
Chacun s'en retourne à son troupelet,
Chantons Nolet, nolet, nolet,
Chantons Nolet encore.

La connaissance des langues latine et grecque introduit dans notre idiome de nouveaux mots calqués sur les langues anciennes ; la Pléiade n'avait-elle pas pour principe d'enrichir le parler français « de toutes les dépouilles anticques » ? Les Noëls n'ont pas été sans ressentir cette

influence; un auteur traduit ainsi l'*Ecce ancilla Domini* :

Voici de Dieu la petite *ancillette*.

On peut considérer comme le représentant de ce second mouvement dans la littérature noëlique Jean Daniel, dit « Maître Mitou » (1).

Ce musicien-poète — il fut à la fois l'un et l'autre — a de commun avec Homère qu'on ignore le lieu de sa naissance.

Il était, assure-t-on, originaire de Laval, à moins que ce ne soit du Mans ou même d'Angers. En tous cas, il était en 1518 prêtre-organiste de la paroisse Notre-Dame, à Nantes, et, vers 1521, il exerçait les mêmes fonctions à l'église Saint-Maurice, en même temps qu'il servait de chapelain à Saint-Pierre en la capitale de l'Anjou.

Dans ses Noëls, Maître Mitou prit pour modèles, outre la Pléiade, les derniers poètes du xve siècle avec leurs formes contournées et étranges qui faisaient de leurs vers de véritables rébus : rimes

(1) Sur maître Mitou voir Henri Chardon : *Les Noëls de Jean Daniel, dit « Maître Mitou »,... précédés d'une étude sur sa vie et ses poésies*. Un vol. in-8° de lxx-66 pages, tiré à 50 exemplaires. Le Mans : Monnoyer, 1874.

M. Henri Chardon a également publié les Noëls de deux autres écrivains de la même époque, Samson Bedouin, 1 vol., et François Briand, « maistre des escolles de Sainct Benoist en la cité du Mans ». Un vol. in-8° de xlii-69 pages, Paris, Champion, 1905.

en écusson, en losange, les anagrammes, les lignes retournées. Il se sert même des rimes annexées, en vertu desquelles les dernières syllabes d'un vers commencent le vers suivant et dont voici un exemple :

Plaisir n'est pas de vivre en desconfort,
Confortez-vous, gens de noble valeur.
L'heur de Jésus combattra tout malheur,
Malheureux est qui n'espère confort.

On trouve pourtant quelquefois dans ses poésies la simplicité religieuse qui convient.

Le doulx Jesus nous attend tous les jours,
Et luy desploit nous veoir ainsi perir.
Sa mere aussi ne cesse point toujours
Le requérir que ne puissions mourir.
Hélas ! hélas ! c'est nostre secourir,
Maulgré tous ceux que l'hérésie possesse,
C'est des pecheurs l'advocate et maistresse,
Noël !

Il savait aussi manier le patois poitevin, comme en témoignent quelques couplets qui le rapprochent quelque peu de Lucas Le Moigne, et en particulier la *Chanson de Poictevin fort joyeuse*, dont voici la dernière strophe :

Prions le Fils et la Mere
Qu'en son logis eternau
Nous loge sans vitupere
Maulgré le dyable infernau,

Qui toujours veult faire mau
Par sa cautelle notoire.
Ma foy voire.
Oh qu'il est laid, le maraut ! (1)

La recherche excessive dans la forme a considérablement nui à sa célébrité, surtout pour les Noëls en langue française : c'est qu'ils n'ont rien de bien saillant, rien qui les impose, en quelque sorte, à la mémoire du peuple.

Peu de détails pittoresques, point de couleur locale, alors qu'ils auraient pu si bien former une série documentaire d'études sur les mœurs des provinces de l'Oüest au XVI[e] siècle. Hélas ! Actuellement, dans l'Anjou et le Maine, nul ne chante plus ses cantiques, Maître Mitou est presque aussi oublié que son compatriote Denisot, qui vivait vers la même époque.

Nicolas Denisot naquit au Mans en 1515 et mourut à Paris en 1559. Son recueil de Noëls parut cinq années seulement avant sa mort, sous le pseudonyme de « comte d'Alsinoys » (2), qui est à peu près l'anagramme de son nom.

(1) Cité par l'abbé PAUL TERRIS. *Essai historique et littéraire sur les Noëls ; (Revue du Monde catholique* 1877-1878).

(2) C[te] d'ALSINOYS. *Cantiques du premier advenement de Iesu-Christ.* Paris, 1553, chez Vve Maurice de la Porte. — En 1904, M. Ant. Lhoumeau a publié à Saint-Laurent-sur-Sèvre (Vendée) deux des « meilleurs » Noëls de ce poète.

L'un de ses chants les plus gracieux porte le titre de *Petit cantique pastoral, de la réjouissance des Pasteurs après avoir receu la nouvelle du Dieu nouvellement né :*

Suz, Bergiez, en campaigne,
Laissez là vos troppeaux,
Avant qu'on s'accompaigne,
Enflez vos chalumeaux.
. . . .
Enflez vos cornemuses,
Dansez ensemblement,
Et vos doucettes muses,
Accollez doucement.

S'il a des poésies assez naturelles, en revanche il en a laissé d'autres qui ne le conduiront certes pas à l'immortalité, tant elles sont alambiquées jusqu'à devenir parfois incompréhensibles :

Heureuse nuict devant le jour première,
Nuict non pas nuict, mais parfaicte lumière,
Qui tousjours luict et tousjours reluira ;
Oh ! malheureux celuy qui te dira
Doresnavant obscure, noire et sombre,
Quant ton beau clair se faict maistre de l'ombre.

Pour un peu, l'on se demanderait de quelle époque date ce Noël, et s'il n'a pas éte composé par un de nos modernes « décadents ». Gabriel Vicaire, qui le cite, ajoute : « rarement vit-on si piètre pathos », et rien n'est plus exact (1).

(1) GABRIEL VICAIRE. *Etudes sur la poésie populaire : légendes et traditions*. In-18, Paris, 1902.

Bien que ces vers soient dénués de valeur, on peut s'étonner de la sévérité de Vicaire, ordinairement plus indul-

Pauvres poètes ! Maître Mitou et Nicolas Denisot eussent dû se survivre au moins dans leur province d'origine. A peine si de temps à autre quelque érudit prononce encore leurs noms.

Comme le fait si judicieusement observer l'abbé Paul Terris, un historiographe consciencieux de la poésie noëlique devrait encore mentionner bien d'autres noms : Crestot, Laurent Roux, Jean Fauveau, Jean le Frère, Jehan de Masle, Barthélemy Aneau (1), Samson Bedouin, et Marguerite de Navarre, auteur d'une *Comédie de la nativité de Jésus-Christ, de l'adoration des trois Rois et des Innocents ;* mais il est souvent difficile, en présence de l'important monument noëlique élevé par le XVIe siècle, de discerner quelle part revient à chacun des constructeurs. Il y a d'ailleurs de si jolis Noëls anonymes : ne faut-il

gent. Il a cité ce couplet — sans en indiquer l'auteur — comme un exemple typique de ce que « le grand siècle » a produit de plus mauvais. L'erreur, on le voit, est manifeste. Elle est cependant excusable, car le cantique dont cette strophe est extraite *(Espritz divins, chantez de la nuict saincte)* est bien, en effet, mais un siècle à l'avance, dans la note des cantiques spirituels publiés sous le règne de Louis XIV.

(1) Barthélemy Aneau, originaire de Bourges, est relativement assez connu. Il était prêtre et professeur au collège de Lyon, et mourut de mort violente en 1565. Pendant la procession de la Fête Dieu de cette année-là une pierre fut jetée de l'une des fenêtres du collège sur le prêtre qui portait le Saint-Sacrement. La foule irritée se rua sur l'établissement et massacra Aneau rendu suspect par ses sympa-

nommer que le chant *Laissez paistre vos bestes* dont l'air seul est demeuré jusqu'à notre époque :

Laissez paistre vos bestes,
Pastoureaux par monts et par vaux ;
Laissez paistre vos bestes
Et venez chanter nau.
J'ay ouï chanter le rossignol
Qui chantoit un chant si nouveau,
Si haut, si beau, si raisonneau,
Il me rompoit la tête
Quant il preschoit et caquetoit.
J'ay donc pris ma houlette
Pour aller voir Naulet.

III

Il est facile de reconnaître les Noëls écrits au moment de l'éclosion de la religion réformée qui se propagea si rapidement, grâce surtout aux chants d'église ; chacun sait, en effet, que les premiers instigateurs du calvinisme, du luthéranisme, pour populariser leurs doctrines, les condensèrent sous la forme de cantiques qui, aidés par le rythme et la musique, devaient se graver plus facilement dans l'esprit des populations. Un siècle plus tard, les jansénistes devaient agir de même.

thies pour le protestantisme. Il publia en 1539 à Lyon « apud Seb. Gryphium » un *Chant natal contenant sept noels, ung chant Pastoural et ung chant Royal avec ung Mystere de la Nativité par personnaiges*. Le texte de la Pastorale (les sept noëls en moins) a été publié dans le tome II des *Vieux Noëls* édités à Nantes en 1876.

Pour combattre ce nouveau mode de prosélytisme, les catholiques employèrent le même moyen, c'est-à-dire le cantique, et, à l'occasion, le Noël. Dans plusieurs on retrouve des allusions à ces trois hérésies.

Un pieux écrivain fait dire à la Très Sainte Vierge :

Je suis amie de tous les bons chrétiens,
Je suis haïe de tous les *luthériens*.
Je suis servie de tous vrais pénitens,
Vrais repentans, de tous vrais pénitens.

Un Noël postérieur sur l'Eucharistie, après quelques allusions à la religion réformée, réfute les théories jansénistes d'après lesquelles la communion était une récompense réservée à de rares privilégiés, non une nourriture et une force pour tous :

Ha que j'ai grande envie
De chanter Naulet, Nau,
Pour goûter au gâteau
Que donne le Messie.

Et après une comparaison naïve de ce pain eucharistique avec les meilleurs aliments terrestres, les fruits les plus recherchés ou les plus exquises pâtisseries, l'auteur ajoute :

Malgré le *calvinisme*
Nous l'avons parmi nous,
Avec ce sacré goût,

4

Malgré le *jansénisme*
Il est donné *pour tous.*

Enfin, dans le Poitou, courait à cette époque un « Noël nouveau sur la conversion des Huguenots ». Il est rythmé sur l'air *O Filii et Filiæ :*

Donnons gloire au Sauveur Jésus,
Des Huguenots il n'y aura plus :
Car le Roy n'en souffrira pas, *Alleluya.*

Quittez l'hérésie de Calvin
Qui n'a jamais fait aucun bien :
Et le Seigneur vous bénira, *Alleluya.*

Jean Daniel lui-même fait allusion aux diverses hérésies dont l'Eglise est alors affligée, dans un cantique sur la Sainte Vierge, choisie par Dieu, parce qu'elle est, dit-il

Plus nette que l'or fin.

Et le poète ajoute :

C'est chose singulière,
Des souverains édictz
Héréticques arriere !
Vous êtes tous maudictz !

Quoi qu'il en soit, dévots ou plaisants, les Noëls demeurent fort en honneur au XVI[e] siècle. Tant à Paris qu'en province, tout le monde les chante avec plaisir.

Nos princes eux-mêmes se font un honneur de

rendre de pair avec leur cour et le peuple, ces hommages pieux au divin *Enfantelet*.

Tout au début du XVI[e] siècle, le roi Louis XII possède un recueil manuscrit dont l'une des premières pages porte cette précieuse indication :

Cest livre de Noëls est au roy Loys XII (1).

D'ailleurs plusieurs écrivains contemporains, font mention de la vogue des Noëls au cours du XVI[e] siècle, nous avons vu Rabelais et son sieur de Saint-Georges, mais le Curé de Meudon a eu l'honneur de donner son nom à un Noël dont il n'est pas l'auteur, puisqu'on l'a récemment retrouvé à la bibliothèque de l'Arsenal dans un manuscrit du XV[e] siècle. Rabelais n'a fait du reste qu'en mentionner (2) les deux vers qui terminent le refrain :

(1) Abbé PAUL TERRIS, *op. cit.* Ce recueil se trouve actuellement à la Bibliothèque nationale (t. cote : p. F. 2368).

(2) C'est bien dict Inse ! de par Dieu, inse, inse, inse. Je n'en daignerois rien craindre

Car le jour est feriau
Nau ! Nau ! Nau ! »

(*Pantagruel,* Liv. IV, chap. XXII).

Ailleurs (Livre III, chap. XIV), Rabelais fait dire au bon Panurge : « Ma femme sera coincte et jolie, comme une belle petite chouette :

Qui ne le croit, d'enfer aille au gibet
Noel nouvelet.

Au sainct Nau
Chanteray sans joinct m'y feindre,
Je n'en daignerois rien craindre
Car le jour est feriau
Nau, Nau, Nau.
Car le jour est feriau.

Mais le témoignage le plus probant, et le plus catégorique, est évidemment celui de Pasquier qui vivait dans la seconde moitié du XVIe siècle et qui s'exprime ainsi dans ses *Recherches* :

C'estoit, dit-il, en ma jeunesse, une coutume que l'on avoit tournée en cérémonie, de chanter presque tous les soirs, en chaque famille, des Noëls qui estoient des chansons spirituelles, faictes en l'honneur de Nostre Seigneur, lesquelles on chante encore en plusieurs églises, pendant que l'on célèbre la grand'messe le jour de Noël lorsque le prêtre reçoit les offrandes (1).

Les familles voisinaient ou s'assemblaient pour les chanter :

Venez tous dans ma maison,
Mes voisins et mes voisines,
Parens, amys et cousines
Pour chanter une chanson,
Mais une chanson devote,
En l'honneur du roi des rois,
Qui vient naistre en une grotte
Pour nous tirer des abois.

(1) *Des recherches de la France, livres premier et second. Plus un pour parler du Prince. Le tout par Estienne Pasquier, advocat en la Cour de Parlement de Paris.* Paris, Claude Micard, 1571.

Un copieux festin terminait la fête, pour tous ceux qui avaient bien chanté *Nau*, mais ceux qui avaient chanté trop mal ou trop bas, en étaient exclus, car :

Qui ne veut point chanter Nau
N'aura point de ma pinette,
N'aura point de ma galette,
N'aura point de mon gateau.
Ma pinette est plus piquante
Que ne sont les vins vieux,
Ma galette est ravissante,
Mon gateau délicieux.

Entre Noël et la Circoncision, les enfants parcouraient les villes et les villages, une branche de gui à la main en disant : « Noël, Noël, s'il vous plaît, » ou encore « A gui l'an neuf », expression qui dégénère en « aguillenneuf » jusqu'à devenir « alaillanleu ».

Et ils imploraient la charité des paysans, poussant des cris de joie et chantant des aguillenneufs.

Ce mot *d'aguillenneuf* désigne des chants mi-religieux, mi-profanes, en usage jusqu'au XIX[e] siècle, surtout parmi les enfants, de Noël à la Circoncision (1).

(1) « ... des Suisses, qui s'estoient rassemblez jusqu'au nombre de trois, six, neuf, dix, pour aller à l'aguillanneuf le premier jour de l'an. » (*Pantagruel*, Liv. III, chap. XI).

En voici un exemple :

Gens d'illustre magnificence,
Qui logez la prospérité,
Que votre libéralité
Ne refuse son influence
A ce petit et cher troupeau
Qui vous chante cet air nouveau.

Nos petits quêteurs prenaient soin d'avertir le public de tous les genres de cadeaux qui pourraient leur être agréable :

Nous recevrons de bonne grâce
Dindons, levrauts, lapins, chapons.

La pâtisserie même ne les laissait pas indifférents

Afin que je chante
Plus gaiement, Nolet, Nau,
Comme c'est mon attente,
Donnez-moi du gâteau.

Lorsque des âmes complaisantes avaient rempli le sac de la communauté, notre petit peuple appelait les bénédictions du ciel sur les donateurs :

Que le cher poupon de Marie
Vous comble à jamais de faveurs !
Lui plaise posséder nos cœurs
Et nous donner heureuse vie.
Que cet enfant, roi pour jamais
Nous loge en son divin palais.

Il est aisé de voir dans les mœurs des Gaulois

l'origine de cette tradition semi-païenne. Nos ancêtres, en effet, avaient coutume de célébrer par une abondante récolte de gui sacré le début de l'année.

Les « aguillenneufs », bien que disparaissant de jour en jour, comme tant de traditions anciennes, se sont heureusement maintenus dans quelques provinces, surtout dans la région de l'Ouest.

CHAPITRE IV

Les Noëls et Pastorales aux XVIIe et XVIIIe siècles

Dans la littérature officielle, comme dans les arts, tout est grand, noble, imposant, et comme imprégné de la majesté du roi-soleil.

Abstraction faite des Noëls en patois, peu ou point de ces *Naulets* pleins de bonhomie et de naïveté, si appréciés dans les siècles précédents ; mais des cantiques prétentieux, plus propres, certes, à célébrer la puissance de l'Eternel qu'à chanter l'humilité de Jésus-Enfant dormant dans une pauvre crèche.

Jusqu'au XIXe siècle, il n'y a pas en langue française un poète noëlique de grande valeur, bien que plusieurs écrivains aient exercé leur plume et leur talent dans ce genre de littérature.

En général, leur versification est lourde, peu imagée, à moins que ce ne soient des images

courantes et banales. Visant à l'effet, ils tombent dans le ridicule :

O prodige ! ô miracle ! ô bonheur sans pareil !
L'étoile de Jacob accouche d'un soleil !

Quelques noms d'inégale importance ont cependant survécu. Parmi les auteurs noëliques de ces deux siècles, figurent en première ligne, par ordre chronologique, François Colletet (1), fils du célèbre académicien sur lequel Boileau s'acharne à jeter son venin de bête malfaisante, et Françoise Paschal, de Lyon.

Le premier n'est pas une figure bien originale et dans ses poésies il n'y a rien qui sorte de la note moyenne. Çà et là cependant se rencontrent des couplets qui prouvent que les traditions gauloises n'ont pas encore disparu complètement, mais combien pauvres comme versification !

C'est ainsi qu'Eve, interrogée par Dieu sur sa désobéissance, reste très embarrassée. Le poète alors ajoute ces réflexions ironiques :

Que dire ? Que faire ?
De rire et de braire
Ce n'est plus la saison.
Dieu leur ferme la porte
Et comme de raison
Leur défend sa maison.

(1) *Noëls et cantiques nouveaux.* (Paris, 1670.)

Colletet présente cependant un point beaucoup plus intéressant pour l'histoire des Noëls : à savoir la théorie bizarre de l'adaptation de cantiques aux airs les plus profanes. Nous aurons l'occasion d'en reparler plus loin.

Comparés avec les autres recueils lourds, mais arides, de ces deux siècles, les Noëls de Françoise Paschal sont comme un délicieux oasis au milieu d'un désert. Et pourtant cette femme-poète est de plus en plus méconnue.

Née à Lyon vers 1610, elle débuta par des pièces aux titres grécisants, *Endymion* (1637) et un *Agatonphile martyr* représenté en 1655.

Ce n'est qu'en 1670 que parut son premier recueil (1), la même année que celui de Colletet. Deux ans plus tard, elle faisait imprimer un second volume. Enfin, en 1711, paraît à Troyes, sans nom d'auteur, la *Grande Bible renouvellée* (3) qui connaîtra, ainsi que les deux recueils précé-

(1) *Noëls nouveaux, français et bourguignons*, sur la naissance de N. S. J. C., in-8°. Paris, 1670.

(2) *Cantiques ou Noëls nouveaux*, in-8°. Paris, 1670.

(3) *La Grande Bible renouvellée ou Noëls nouveaux tant sur les vieux airs que sur les plus nouveaux de cour, où tous les mistères de la naissance et de l'enfance de Jésus Christ sont expliquez par dialogues d'une manière très intelligible*, par M. V. V. C. D. S. A Troyes, et Paris, veuve Nicolas Oudot, 1711.

dents, des éditions nombreuses, presque toutes troyennes (1).

Nous ne prétendons pas que tout soit parfait chez elle. Il lui eût fallu une intelligence bien supérieure pour s'affranchir absolument de l'influence de ses contemporains, et malheureusement elle a sacrifié trop souvent au goût mauvais de son époque.

Mais, en revanche, nombreux sont les Noëls qui mériteraient de rester. La qualité dominante de son talent est la sensibilité : elle est femme, cela se voit à chaque page, et son sexe même lui donne une délicatesse tout à fait inconnue jusqu'alors et que nous ne rencontrerons qu'au XIXe siècle chez de rares auteurs. Enfin, mérite inappréciable pour son époque, sans recourir au patois ou aux vulgarités de langage pour obtenir

(1) C'est un fait curieux que l'importance prise par la ville de Troyes dans l'impression et la diffusion des livres à bon marché depuis le XVIe jusqu'à la fin du XVIIIe siècle. C'est dans cette ville que sont édités la plupart des livres de colportage, les romans de la célèbre *Bibliothèque bleue*, etc. Dans cette littérature populaire, les Noëls ont une place importante : Les Oudot et les Chrestien sont les imprimeurs dont les noms se rencontrent le plus souvent au bas des recueils. Cf. à ce sujet ALEXIS SOCARD : *Livres populaires, Noëls et cantiques imprimés à Troyes depuis le* XVIIe *siècle jusqu'à nos jours avec des notes bibliographiques et biographiques sur les imprimeurs troyens...* 1 vol. in-8o. Paris, Aubry, 1863-1865.

une originalité relativement facile, tout en parlant français, elle a su rester naturelle.

Dans une de ses poésies les plus intéressantes, Marie et Joseph, après avoir heurté inutilement beaucoup de portes, entrent chez une marchande et la prient de leur servir de la chandelle. La marchande répond :

> C'est un prix fait que six sols
> Sans en rabattre une obole.

Désappointement des deux époux, qui demandent aussi à la bonne femme où trouver un logement, car ils sont las de leur voyage.

La marchande se radoucit : elle regrette de n'avoir pas de place, mais elle connaît une grotte peu éloignée, et avec beaucoup de complaisance elle explique la route à suivre :

> Allez donc par cet endroit
> Il mène au faubourg tout droit.
> Vous verrez tout en sortant :
> A droite, près d'une motte,
> Un chemin rude en montant,
> Lequel mène à une grotte.
> Logez-y pour cette nuit,
> Allez, il s'en va minuit.

Joseph remercie et va pour sortir, la marchande fait aux visiteurs ses dernières recommandations et les accompagne jusqu'à la porte :

Bonsoir donc, mes bonnes gens !

JOSEPH

Bonsoir, bonne nuit, Madame.

LA MARCHANDE

Eclairez-les, mes enfants.

JOSEPH

Ne le souffrez point, ma femme.
Dieu vous donne le bonsoir
A demain, jusqu'au revoir.

Ce dialogue, à vrai dire, n'a rien de très religieux, mais au moins est-il fort naturel.

Après Colletet et Françoise Paschal, il faut encore mentionner le Père Surin (1677), le Père Binard, originaire de Paris, mort en 1678, le Père Christian Prost, de Besançon, mort en 1696, l'imprimeur François Gauthier, mort en 1730, et enfin l'abbé Pellegrin, qui de tous les poètes cités plus haut est le moins ignoré.

Né à Marseille en 1665, Simon Pellegrin est le type du poète-abbé de cour si commun au XVIIIe siècle. Il entra dans les ordres en même temps qu'il écrivait pour le théâtre, ce qui lui valut du poète Rémy cette cruelle épigramme :

Le matin, catholique, et le soir, idolâtre,
Il dînait de l'autel et soupait du théâtre.

Le cardinal de Noailles, archevêque de Paris, lui donna à choisir entre l'autel et le théâtre,

il préféra ce dernier et fut interdit. Il mourut à Paris en 1745.

D'une fécondité remarquable dans la poésie sacrée, il mit en cantiques les psaumes de David, les proverbes de Salomon, l'imitation de Jésus-Christ, l'histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament et les épîtres des dimanches depuis l'Avent jusqu'à la Purification. Enfin en 1711, Pellegrin publia un recueil de Noëls (1). La plupart sont assez insignifiants. Il s'en trouve cependant plusieurs, d'une grande correction, et qui sont restés jusqu'à nos jours. Qu'il suffise de nommer le cantique de l'Avent : *Venez, divin Messie*, que toutes les provinces de France redisent chaque année.

D'autres Noëls sont dus à des poètes qui les ont composés comme accidentellement, sans en faire une spécialité : par exemple les stances *Dans cette étable*, sont dues à Fléchier, l'illustre prédicateur et évêque de Nîmes, et Lefranc de Pompignan est l'auteur du chant *Enfin l'heureux moment s'avance...*

La province a conservé ses traditions. Si les mystères sont interdits depuis longtemps, le clergé a maintenu en beaucoup de localités des processions costumées. Mais cette humble manifestation

(1) *Noëls*, in-8°. Paris, 1711.

religieuse a le don de susciter la colère des jansénistes. Ils prétendent que le jour de Noël, les paysans, bien loin de s'abîmer dans une crainte respectueuse de la Divinité, boivent plus qu'à l'ordinaire et sont possédés de « l'esprit de dissipation ». On vit même en plusieurs villages ces hérétiques acheter les instruments de musique dont se servaient les villageois et les briser à coups de pierres.

Un genre littéraire jouit alors d'une grande vogue : c'est la pastorale dialoguée. Au fond, elle n'était pas inconnue précédemment, et en remontant un peu dans l'histoire de la littérature religieuse, en passant par le siècle précédent, on en retrouverait l'origine dans nos vieux mystères, mais ils ont subi une complète transformation.

Il y a bien de vraies pastorales rustiques où les bergers, sans grossièreté toutefois, parlent selon leur condition. Une des plus belles est celle où le berger Colin, réveillé sur la minuit par un bruit insolite, en demande la raison à l'un de ses compagnons.

Voisin, d'où venoit ce grand bruit
Qui m'a réveillé cette nuit,
Et tous ceux de mon voisinage ?
Vraiment j'étois bien en courroux
D'entendre par tout le village,
Sus, sus, bergers, réveillez-vous.

Mais le voisin est très étonné de cette ignorance :

Quoi donc ! Colin, ne sais-tu pas
Qu'un Dieu vient de naître ici-bas,
Qu'il est logé dans notre étable ?

Tout le village est déjà parti pour aller à la crèche,

Quelques-uns en sont revenus.

Chacun a tenu à offrir son présent.

Charlot lui porte un agnelet,
Son petit-fils un pot de lait
Et deux moineaux dans une cage,
Robin lui porte du gâteau,
Pierrot du beurre et du fromage
Et le gros Jean un petit veau.

Le berger a honte d'être le dernier, et il veut à son tour aller en grande hâte rendre visite au nouveau-né ; chemin faisant les deux amis se content leurs projets.

Après avoir fait nos présents,
Autour de lui, tous en cadence,
Nous lui souhaiterons le bonsoir,
Et lui ferons la révérence.
Adieu, poupon, jusqu'au revoir.

Mais Colin est plus zélé ; il veut faire davantage pour cette pauvre famille et l'emmener

De l'étable en sa maisonnette.

Il renonce à sa bergerie, abandonne son troupeau pour mieux garder « dans sa maison toute sa vie le divin Agneau ».

Il y a un autre cantique dialogué, fort connu et de beaucoup plus remarquable. C'est le *Noël des enseignes*, appelé aussi *Noël des auberges* ou *Noël de l'Hôte*, et qui est encore beaucoup chanté au XIXe siècle. Il est difficile de déterminer la date de sa composition, mais on le dirait inspiré par le : *Hou de l'oustau* provençal de Nicolas Saboly, et même en ce cas, je le trouve vraiment, avec son développement, supérieur à son modèle.

Pour obéir à l'édit de l'orgueilleux César-Auguste qui veut faire le dénombrement de toute la terre, Joseph et Marie quittent Nazareth, et viennent se faire inscrire à Bethléem. Il est tard quand ils arrivent dans la ville, harassés, accablés de fatigue par un long voyage.

Humblement, car ils ne sont pas riches, ils vont heurter la porte des hôtelleries.

> Mon cher Monsieur, de grâce,
> N'avez-vous pas chez vous
> Quelque petite place,
> Quelque chambre pour nous.

Mais les deux voyageurs, pauvrement vêtus, n'inspirent pas grande confiance ; à leur mine, on devine que ces gens-là n'ont pas grand argent pour payer l'hospitalité qu'ils sollicitent.

Aussi voyez l'arrogance avec laquelle on leur répond :

Pour des gens de mérite
J'ai des appartements,
Point de chambre petite
Pour vous, mes bonnes gens.

De partout on les chasse, et les deux voyageurs gagnent mélancoliquement la grotte abandonnée où la Vierge va mettre au monde son divin Fils pour le salut du genre humain.

Il y a plusieurs variantes de cette scène que l'on croirait arrachée à un mystère, et toutes ont le même attrait.

Les salons mondains, qui jamais n'ont été aussi brillants, cultivent tous les genres littéraires, mais le genre pastoral y est aussi fort en honneur, grâce surtout aux romans d'Honoré d'Urfé. On y joue, avec une mise en scène fastueuse, des dialogues rustiques. C'est sur un théâtre improvisé ; au fond de la scène, des panneaux où sont peints des arbres et de la verdure, semés de statues de marbre ont la prétention de représenter les campagnes de la Judée.

Un Tirsis ou un Corydon quelconque, vêtu comme un riche campagnard de l'époque, portant sur son dos une musette enrubannée, gémit, d'une voix empâtée, quelques couplets langoureux.

Puis apparaît une bergère, aussi pittoresquement

vêtue, et qui, armée d'une houlette de fer blanc, éclatante sous le jet de lumière des lustres, pousse devant elle un petit troupeau d'agneaux, peignés, savonnés, ornés de faveurs et de guirlandes. Parfois, les pauvres bêtes, effrayées à la vue du groupe bigarré des spectateurs, se jettent tête baissée, au travers du salon, renversant les guéridons, brisant les porcelaines ou les cristaux précieux.

La paix se fait, le calme se rétablit, et la représentation continue avec des tirades pleines de soupirs amoureux et tendres à l'adresse de sa payse ; le Corydon la convie à se rendre à l'étable de Bethléem.

Et les bergers, arrivés près de l'Enfant-Dieu, lui offrent leurs hommages semés de vers fades et prétentieux où ils comparent sans cesse le Divin Roi à celui qui habite le palais de Versailles, l'étable de Bethléem à la colonnade du Louvre.

Le retour s'opère un peu comme l'aller. Bergers et bergères sont heureux de ce voyage, moins peut-être à cause de la naissance du Sauveur que parce qu'ils ont pu entretenir leur fiancée ou leur ami, et ils reviennent en louant Dieu, qui a donné son Fils pour racheter le monde et mis l'amour au cœur des jeunes gens.

La pastorale la plus célèbre à cette époque est

celle du célèbre Frère Claude Macée. On la trouve dans presque tous les recueils anonymes.

Si elle témoigne d'assez de vigueur, en revanche elle contient beaucoup de naïvetés, et la naissance, sur la scène même, de Jésus-Christ, est, sinon invraisemblable, tout au moins ridicule

La plupart des Noëls, surtout ceux du XVIII[e] siècle, ont conservé cette empreinte de la pastorale classique. Abstraction faite de l'amour humain qui ici est fort déplacé, il y a cependant des chants gracieux ; et l'on songe à Watteau en lisant les dialogues de ce genre :

Viens vite, laisse ta houlette,
Lisette.
Viens, laisse ton troupeau !
Je ne sais quoi de grand, de beau
Rend aujourd'hui ma joie parfaite ?
Viens vite, laisse ta houlette,
Lisette,
Viens, laisse ton troupeau.

Rien de plus froid que les allégories, qui ont alors tant de succès, et où les éléments, les saisons, conversent pompeusement sur la Nativité, et quelle médiocrité dans les strophes de ce genre :

(1) *Pastorale sur la naissance de Jésus, adoration des pasteurs et descente de l'Archange Saint Michel aux Limbes, corrigée et augmentée de nouveau* par Frère Claude Macée, Hermite de la Province de Saint-Antoine.

Celui qui forma de rien
Toute la machine ronde
Et qui créa ce grand monde ;
Dont lui seul est le soutien ;
Est par un secret mystère,
Descendu en ce bas lieu.... (1)

Non moins ennuyeux le dialogue — dû au P. Binard — entre deux femmes, l'Humble et la Mondaine. A l'Humble qui lui demande si elle veut venir voir l'accouchée, « une dame fort discrète » la Mondaine répond :

N'aurons-nous pas de la dragée
Et du gâteau ?
La salle est-elle bien rangée,
Y fait-il beau ?

L'Humble détrompe son amie, mais celle-ci, dédaigneuse :

Tu me dégoûtes, ma Voisine,
D'aller plus loin,
Pour voir une femme en gésine
Dessus du foin.

Choquée par ces propos, l'Humble à la Mondaine explique ce qu'est la Vierge Marie, et, soudainement convertie, la Mondaine prie la mère de Dieu de lui donner la vertu d'humilité.

En général peu de poésie ; de temps à autre un

(1) Françoise Paschal. *Cantiques ou Noëls nouveaux.*

joli vers, gâté par une foule d'autres d'une platitude lamentable. Ecoutez parler Tirsis qui dans les airs a vu un ange :

L'air frémissoit au bruit de ses ailes brillantes
Et accordoit si bien les accens de sa voix
Qu'elle en a réveillé les échos de ces bois (1).

On sait comme la Révolution mit fin aux bergeries, aux dînettes du Trianon, à toute la poésie champêtre. En somme, dans cette partie toute spéciale, la littérature noélique n'a pas fait grand' perte.

Nous serions trop incomplets si nous ne disions un mot des Noëls satiriques de la cour, qui ont tant de succès au XVIIe et au XVIIIe siècle. Tous les ans, vers la fin de décembre, apparaissent de nouvelles chansons qui enregistrent méchamment les moindres bruits de la cour, « une sorte de revue de tous les petits cancans qui se sont produits dans l'année ». Ceux-là ne sortaient pas du palais et des salons de l'aristocratie. Mais d'autres coururent les rues et montèrent jusqu'aux oreilles des ministres qui ne jouissaient pas de la faveur populaire. On chanta des Noëls à la mort de Richelieu ; des *Mazarinades* dirigées contre l'autre cardinal, plusieurs étaient faites sous formes de Noëls.

En plusieurs couplets très amusants, La

(1) MACÉE. *Pastorale.*

Monnoye nous a décrit le défilé à la crèche de tous les princes d'Europe.

Des souverains de chrétienté — Plus des trois quarts se sont bottés — Pour l'aller voir dans sa chaumière — Laire-la, laire-lan-lire — Laire-la — Laire-lan-la !

Suivi d'une éclatante cour, Louis XIV entre d'abord,

Toujours bien vert pour un grand-père,

Puis le roi d'Espagne, et l'Empereur que le malin Bourguignon nous montre un soufflet à la main.

Jésus tremble, il lui faut du feu — L'Empereur souffle de son mieux et ne fait que la fumée.

Enfin, Maurepas, dans ses *Mémoires*, a publié une autre chanson aussi curieuse très connue sous son ministère. Tous les illustres de France y défilent, plus ou moins maltraités.

CHAPITRE V

Provinces et Patois

I

Primitivement, le Noël est exclusivement pieux. C'est un chant liturgique, rien de plus, s'appliquant sans aucune réserve à tous les pays comme à toutes les classes de la société. En passant du latin en langue commune, il se particularise rapidement. Traduit directement sans aucun commentaire, il emprunte bientôt, par une heureuse adaptation, le caractère et l'allure du milieu dans lequel il tombe ; d'où un si grand charme dans les Noëls provinciaux.

En général, le sujet de ces sortes de cantiques n'est pas très varié. Les habitants d'une province, d'un duché, d'un doyenné, ou seulement d'une paroisse, avertis par les anges, partent pour Bethléem, une ville lointaine, distante d'au moins « quinze lieues ».

Et ils s'en vont, emportant avec eux des provisions pour la route, insouciants, demandant à chaque tournant de route « si c'est bientôt Bethléem ». C'est la même naïveté que chez les Croisés du XIIe siècle, qui s'embarquaient avec leurs femmes et leurs enfants sans soupçonner la longueur et les difficultés du voyage.

Au groupe principal se joignent bientôt tous les habitants des villages ou des paroisses voisines. Les poètes prennent plaisir à les faire défiler devant nous, avec une description de leur esprit, leurs qualités, plus encore leurs défauts, et aussi... de leurs produits commerciaux dont chaque village porte à l'Enfant Jésus des échantillons.

A la venue de Nouël
Nostre canton doit accourir
Pour offrir à l'Enfant nouvel
Un don propre à l'esjouir.

C'est de Chaumont qu'il s'agit en ce moment; d'abord les habitants de la ville même, (à tout seigneur tout honneur!)

Qui offrent à l'Enfant
Des bas drapés avec des gans ;
A sa mère un double corset ;
Au père un habit de droguet.

Cy commencent l'énumération et liste complètes de tous les cantons d'alentour : Jonchery n'offre

rien, mais veut entamer « une chicane », et les autres lui imposent silence ; de même les gens de Valdelancourt qui approchent,

La flûte et le violon en main :
L'Enfant dit qu'il faut les chasser.

Voici Richebourg avec ses truffes, Châteauvillain apportant un baril de vin, si bon,

Qu'on prend, dit-il, pour chambertin.

Et Orges, et Brotte, et Autreville, et Buxières, et Sarcicourt, qui, tous, attrapent en passant une critique maligne.

Du même genre, le « Nouël nouveau » de la comté ou élection de Laval dans le Maine. A la suite de la troupe des Anges qui, à qui mieux mieux,

Vont chantant dessus la prée
Un chant fort harmonieux,

les pasteurs lavallois se sont mis en route avec le peuple gaulois (lequel m'a tout l'air parti uniquement pour la rime) ; le cortège s'organise quartier par quartier, rue par rue : et « premier », comme toujours, les nobles citoyens du cœur de la ville, qui porteront de l'hypocras et du linge blanc ; les fripiers de Saint-Jean-de-l'Hôtellerie choisiront à leur étal ce qu'ils auront de mieux.

Après eux viennent les villages d'alentour, dont nous apprenons des choses très désavantageuses. Ainsi, à Nuillé-sur-Vicoin les femmes sont trop prudes; Changé et Saint-Jean-sur-Mayenne, deux bourgs un peu Normands, offrent au petit Noël

Du cidre demi-eau de la rivière,

ce qui est évidemment fort malhonnête. Il y a aussi les gens d'Entrammes. Viendront-ils? C'est douteux. Très chicaniers par tempérament, ils iront à Bethléem, s'ils peuvent d'abord expédier toutes leurs causes, mais, hélas! jusqu'après leur décès

Ils ne seront sans procès.

Le Noël du doyenné de Sainte-Menehould n'est pas moins curieux, mais il est un peu plus méchant peut-être. Vite, vite,

Imitant les rois mages,

les pâtres du doyenné laissent leurs hameaux et courent en foule vers Bethléem,

Au son des chalumeaux.

Désireux de voir le miracle, ils prennent, de peur d'arriver trop tard, les chemins de traverse. Aux manants perfides de la Grange-aux Bois succèdent les Passaventins.

Pauvres gens! quel mal avaient-ils fait à l'auteur anonyme de cette complainte?... Mais certainement ils s'étaient mal conduits à son égard,

nous n'en voulons pour preuve que le jour rien moins que favorable sous lequel il les a dépeints :

Les Passaventins, bien crottés,
Passant aux Lintilles sont volés,
Et par Verrières sont bien raillés.
Chose désagréable :
Aucun d'eux ne peut dire deux mots ;
Paroissant dans l'étable,
On les prit pour des sots.

Presque tous les chants de ce genre se terminent par le retour des pèlerins qui, ayant déposé aux pieds du Nouveau-Né leurs pittoresques offrandes, rapportent en échange toutes sortes de bénédictions pour eux, pour leurs familles et leur province tout entière.

Parfois les Noëls sont plus spéciaux encore, comme les coiffes de Bretagne qui diffèrent d'un village à l'autre, il y a des cantiques de la Nativité particuliers à un clocher. Dans ce cas, les personnalités ne sont plus épargnées. Prêtres, artisans, bourgeois, tout le monde y passe, appelé par son nom, comme des recherches dans les archives locales l'ont prouvé par la suite :

Fouquet a de la pâte,
Il fera du gâteau,
Partons tous à la hâte,
Et prenons chez *Moreau*
Une broche, une nappe,
Et de son vin nouveau.

Savourez encore cette pieuse libation, — la nuit de Noël, il est vrai, tout est permis — en un certain presbytère de l'Ile de France.

Messire Jehan Guyot,
Le Vicaire d'Egly,
Apporta tout plein pot
Du vin de son logis.
Messieurs les escoliers
Toute icelle nuictée
Se sont prins à chanter de hait
Ut, re, mi, fa, sol, la, la, la,
A gorge déployée. (1)

(1) Ce couplet est extrait du Noël si connu :

Tous les bourgeois de Chastre
Et de Mont-le-Héry...

C'est par erreur qu'on écrit Chartres, car le Chastre dont il s'agit ici n'est autre qu'Arpajon. Les imitations de ce cantique — dû au prêtre Crestot — sont fort nombreuses : *Les bourgeois de Nantes...*, *Tous les bourgeois de Chartres*, etc.

En 1700, lorsque Philippe d'Anjou, petit-fils de Louis XIV alla prendre possession du royaume d'Espagne, il passa par Monthléry où il fut reçu triomphalement. Au nom des habitants, le curé adressa au prince le petit discours suivant :

Tous les bourgeois de Chastres et ceux de Montlhéry
Mènent fort grande joie en vous voyant ici.
Petit-fils de Louis, que Dieu vous accompagne
Et qu'un prince si bon,
Don, don,
Cent ans et par de là,
La, la,
Règne dedans l'Espagne.

Ainsi que nous le verrons plus loin la musique en est attribuée à du Caurroy.

II

Chaque province a ainsi ses Noëls, écrits, suivant leur date, et d'après l'idiome généralement parlé, en langue française ou en patois. Il n'en est aucune qui ne puisse nommer un ou plusieurs poètes ayant célébré sa dévotion à l'Enfant Jésus. Quelques-unes sont plus spécialement représentées, synthétisées en quelque sorte par un seul homme, qui en a le caractère et les traditions ; par exemple : le Poitou par Lucas Le Moigne, la Provence par Nicolas Saboly, la Bourgogne par La Monnoye.

Nous avons déjà étudié Le Moigne parmi des poètes du XVI[e] siècle, nous n'y reviendrons donc pas. Après lui, dans la même province, il convient de citer l'abbé Gusteau. Ce dernier naquit à Fontenay-le-Comte en 1699 ; il fut curé de Saint-Hilaire-de-Champagné, prieur du monastère de Doix, près Maillezais, et mourut le 22 mars 1761. Il est l'auteur de nombreux Noëls poitevins et français (1).

Il possède assez de verve, parfois de la malice, encore que son originalité ne soit pas très grande.

De lui, le dialogue assez connu *Present dau*

(1) *Noëls nouveaux*, par UN PASTEUR. Fontenay, Jacques Poirrier 1742. Ces Noëls ont été réédités à Niort en 1862 par les soins de M. Pressac, bibliothécaire de Poitiers.

Pastura, où deux bergers discutent pour savoir quels présents faire à l'Enfant Jésus :

Que portrons j'y pr'amusay le Poupot ?
Y a bay chez nous in Echarbot
Qui fait le moulinot ;
Dame, jamais gne s'arrache,
Dau paper voure y l'attache.
Offrons-ly, Rigot ?
— Ah ! Colas, ne s'échons pas si sots ;
Le grand Diou pense trot
A ce qui perdit tot
Pre s'occupay quemin marmot
Din Osea, din Barbot.

Que la forme au moins soit assez pittoresque, nous le concédons, mais, en somme, des dialogues de ce genre, sur cette même idée, et presque dans les mêmes termes, se retrouvent dans la plupart des recueils de Noëls, d'où qu'ils viennent. En somme, chez le bon Gusteau, il n'y a rien qui captive au même point que les joyeuses saillies de Lucas Le Moigne.

Il y a en revanche, dans le Poitou comme partout ailleurs, des poésies anonymes qui mériteraient d'être transcrites en entier. Voici, par exemple, une chanson de la *Guillaneu*, qui est peut-être le plus ancien document noëlique de cette contrée :

Y at un âbre en les fouras
Qui passe les crêtes daux chagnes,
Queme les vergnes et fragnes
Passant l'aronde et le garas.

Oh ! bregers et bregeres
La Guillaneu vous faaut chonter,
Oque entre nous venez donser,
Donser sous les fougeres.

Qui se douterait que cet arbre « au mitan » duquel « le rossignol cache son nic », c'est l'Eglise catholique elle-même :

Noutre Seigneur en est le tronc,
Ses apostres en sont les bronches
Chaque onge de ses ales bllonches
Fait daux feilles ontour son front (1).

C'est d'un symbolisme charmant, bien rare, à vrai dire, dans la poésie noëlique.

Mais il n'est pas une province aussi riche que la Provence par les traditions et aussi par ses chansons concernant la fête de la Nativité.

Les unes et les autres ont survécu pour la plupart ; encore maintenant, dans les familles de paysans, quand vient le soir de Noël, le doyen de la famille prend par la main le plus jeune enfant de la maison et lui fait faire trois libations de vin du Rhône sur le tronc d'olivier, le « calignaou », qui se consume dans la cheminée. En même temps, l'enfant prononce ces paroles :

Dieu nous fagné la grâce de veire l'an que ven
Le siau pas maï que signen pas men.

(1) Cité par OLIVIER DE GOURCUFF : *Les Poëtes des Provinces de France (Le Poitou)* Paris, Gautier, 1890.

C'est-à-dire :

Que Dieu nous fasse la grâce de vivre l'an qui vient, si nous ne sommes pas plus, que nous ne soyons pas moins.

Ce jour-là, on mange un pain spécial que l'on appelle le « calendau » ou pain de Noël, et tout le jour, depuis la messe de minuit jusqu'au soir, on ne cesse de chanter.

L'un des plus anciens et des plus célèbres Noëls provençaux est une cantilène en vingt neuf strophes qui fait le bonheur des délicats ; on l'attribue à Raymond Féraud, moine troubadour, qui vivait vers 1450, et connu surtout pour une *Vida de santi Honorat* très populaire. Bien qu'aucune traduction ne puisse rendre avec fidélité les qualités du texte original, quelques vers prouveront la joliesse de cette poésie naïve :

La Vierge Marie quand l'Enfant fut né, — Dans de petits langes l'a enveloppé, — Entre le bœuf et l'âne, elle va le poser, — Et dans la crèche ils vont l'adorer.

Quand le bœuf et l'âne vont le regarder — Ils s'agenouillèrent, et se mettant à l'adorer, — Et ils ne touchèrent pas à la paille et au foin — Afin que la mère le put coucher.

Quand l'enfant pleurait, elle allait le visiter — La Vierge Marie, puis l'allaitait — De ses mamelles pleines, car Dieu lui a donné — Du lait en abondance pour le rassasier.

Féraud a eu pour continuateurs Brunel, Michel Tornatoris, Puech, chanoine d'Aix, auteur du

Noël des Boumians qui fit scandale à l'époque et faillit faire infliger la censure à son auteur.

Le cantique met en scène trois bohémiens qui disent la bonne aventure en suivant le tracé des lignes de la main de l'Enfant Jésus et lui prédisent toutes les circonstances de sa Passion et de sa mort.

Nous sommes trois bohémiens — Qui donnons la bonne fortune, — Nous sommes trois bohémiens — Qui prenons partout où nous sommes — Enfant aimable et si doux — Donne ici la croix et chacun te dira — Ce qui t'arrivera.

Nous arrivons à Saboly (1). Né à Montreux, près Carpentras, en 1614, il fut en son vivant chapelain de Sainte-Madeleine à Carpentras, puis bénéficier de l'église Saint-Pierre d'Avignon, dans laquelle il fut enterré à sa mort, survenue au mois d'août 1675.

Dans son existence, il a beaucoup de rapports avec l'Angevin Jean Daniel, dont nous avons parlé précédemment. Comme « maître Mitou », Saboly fut organiste, poète et compositeur. Mais combien différents leurs caractères ! Autant l'Angevin est sec et impersonnel, autant Saboly est bon et tendre. La tendresse est même la qualité dominante de ses quatre-vingt-un Noëls : (2)

(1) Saboly. *Recueil de Noëls provençaux.* In-12, 1699.
(2) Abbé Terris, *op. cit.* — Voir aussi abbé Faury. *Etude sur Saboly.* Avignon, 1676.

Hélas ! mon Dieu ! le bel Enfant ! — Comme il prend le sein ! — Vous diriez à votre avis qu'il meurt de faim — Regardez comme il tette...

J'ai des œufs, de la farine et du lait — Et même une casserole ; — Si j'avais du feu, je lui aurais bientôt fait — Une bonne petite soupe...

Il est vrai qu'en patois tout peut se dire ; pour exprimer ces détails vulgaires, la langue de Mireille a des délicatesses que le français ne connaît pas.

Le plus célèbre, et peut-être le plus beau des Noëls de Saboly, est celui qui a pour titre : *Hou de l'oustau.* Il semble avoir servi de modèle au célèbre *Noël des enseignes* cité plus haut.

Le tempérament du Bourguignon, plaisant, spirituel, parfois sarcastique, se retrouve pleinement dans Piron et Bernard la Monnoye. Aimé Piron, apothicaire de profession, est le père d'Alexis, l'auteur célèbre de la *Métromanie.* Quel est son plus grand mérite, d'avoir écrit des Noëls ou d'avoir donné le jour à un homme d'esprit ? je ne sais, mais pour mòi on doit le remercier surtout d'avoir montré à La Monnoye son chemin de Damas, si l'on peut ainsi s'exprimer.

Né à Dijon en 1641, Bernard La Monnoye était le fils d'un riche pâtissier de la ville. Il fit ses études chez les Jésuites. Déjà il se signalait par des épigrammes latines et françaises qui lui valurent de la considération et aussi des ennemis.

En sortant de l'école, il abandonna un instant la muse pour le Code et fut reçu, en 1662, avocat au Parlement de sa ville natale. Dès lors, il reprit ses études littéraires et eut même l'honneur d'être couronné quatre fois par l'Académie française. De 1672 à 1680, il exerça les fonctions de conseiller correcteur à la Chambre des comptes, et vint habiter Paris en 1707. Il était âgé de 65 ans. L'Académie lui ouvrit ses portes en 1713 et il trépassa en l'an de grâce 1728.

C'était un homme instruit, d'un goût éclairé. Mais à quoi bon mentionner ici tous ses ouvrages et même sa chanson grotesque *Monsieur de La Palisse*, à laquelle il dut la célébrité : deux de ses livres seulement nous intéressent, ses recueils de Noëls en patois bourguignon.

L'idée d'écrire ces cantiques lui vint de ses relations cordiales avec Piron. Celui-ci avait composé des Noëls pleins de bonhomie et de piété. Ils contenaient toutefois de longues litanies sur le malheur du peuple pressuré par les grands. C'est ce qui fit leur succès parmi les petites gens dans tout le pays bourguignon et au delà ; les *vielleux*, comme des ménestrels d'un autre âge, les colportaient de bourg en bourg.

En un moment de gaieté, La Monnoye défia son ami et s'engagea à l'imiter, voire à le surpasser. C'est de cet entretien entre les deux

compères que sortirent en 1700 les *Noei composés de lai rue du Tillo*, puis en 1701 les *Noei de lai rue de lai roulôte*. Les deux recueils publiés à Dijon sous le pseudonyme de *Gui Barôzai* eurent l'un et l'autre un rapide succès, grâce au naturel et à l'enjouement dont ils sont imprégnés. Voici un court fragment de dialogue. Breugnette rencontrant sur son chemin Gro Jan tout agité, courant, sautant, lançant en l'air son bonnet, lui demande avec un sourire :

Qu'é-tu Gro Jan ? Quei folie
Te fait gambadai ?

Gro Jan, interpellé, s'arrête, et dans une explosion de joie :

Padei ! jaimoi de mai vie
Je ne fu si gai !
Je ne fu si gai, Breugnette,
Je ne fu si gai !

Mais La Monnoye a écrit d'autres vers moins anodins, plus satiriques, parfois un peu risqués, et qui lui ont valu le surnom de « Bourguignon salé ».

Un de ses chants les plus malicieux, et qui est dans toutes les mémoires, est consacré à l'âne et au bœuf, que l'auteur nous propose comme exemples, et qu'il se permet de comparer très irrespectueusement à des chrétiens.

En voici la traduction :

Lorsqu'en la saison qu'il gèle, — Au monde Jésus-Christ vint, — L'âne et le bœuf l'échauffaient — De leur souffle dans l'étable. — Que d'ânes et de bœufs je sais — Dans ce royaume de Gaule ! — Que d'ânes et de bœufs je sais — Qui n'en auraient pas tant fait !

Beaucoup de Noëls de ce genre, et d'autres encore qui frisaient quelque peu l'impiété, déchaînèrent sur leur auteur les colères des catholiques du temps. Du haut de la chaire de l'église Saint-Etienne de Dijon, certain abbé Magnien flétrit vigoureusement en un de ses sermons le bon La Monnoye.

Les *Noei* furent déférés à la Sorbonne. Mais déjà dans ce temps, les idées étaient devenues plus tolérantes, la foi moins vive aussi. Sauf neuf voix qui manifestèrent leur désapprobation, toute l'assemblée refusa de censurer les deux ouvrages.

Le malin Bourguignon répondit aux neuf censeurs par une *Epôlôgie de ' Noëi*, qui mit les rieurs de son côté.

Jamais on ne vit homme plus étonné que lui, du moins si l'on veut bien l'en croire.

C'est à peine s'il peut s'imaginer, dit-il avec une bonhomie un peu feinte, que l'on ait pu *bôtre* (placer) *au ran dé péché lè pu gro mé Noéi trop gai po loi maitière.*

Mais, nous l'avons dit, La Monnoye n'était pas

seulement un poète, c'était aussi un fin lettré, et un érudit. A ses *Noei de lai rue de lai roulôte*, il joignit un glossaire qui a rendu de précieux services, pour la compréhension du patois bourguignon et de ses chansons en particulier (1).

La Bretagne est assez peu connue au point de vue de la littérature populaire, bien que des travaux nombreux et fort érudits aient été publiés à ce sujet. Mais cette ignorance a plusieurs raisons, et d'abord la langue : Le breton est-il un dialecte ou un patois ? S'il faut s'en tenir à la spirituelle définition que Sainte-Beuve donnait un jour du patois, « une langue qui a eu des malheurs », le breton n'est pas un patois, c'est une langue pure, originale, non l'altération d'un autre idiome. De même la langue provençale ; mais celle-ci nous est beaucoup plus familière à cause de son origine latine, et avec la connaissance du français, et un peu du latin, nous arrivons à peu près à comprendre. Au contraire, le breton exige des études spéciales qui rebutent les esprits superficiels.

De prime abord on remarque, dans les Noëls en dialecte breton, un caractère réfléchi, parfois philosophique. Généralement idéalistes, ils pré-

(1) Les Noëls de La Monnoye ont été réédités il y a un demi siècle. Voir F. FERTIAULT, *Les Noëls bourguignons de Bernard La Monnoye... suivis des Noëls mâconnais du P. Lhuilier*. Un vol. in-12, Paris, Locard-Davi, 1858.

sentent moins souvent les détails pittoresques des chants des autres provinces. En revanche ils contiennent plus de vraie poésie.

Voici à titre d'exemple quelques fragments d'un Noël intitulé *Ar Barodaz* (le Paradis).

Je trouve le temps court, — Et légères les peines — En songeant nuit et jour — A la gloire du Paradis.

Vous êtes en ma cour (dira Jésus) — Comme des racines de rosiers blancs, — De lis ou d'aubépines — Dans un jardin.

Tous les petits anges — Portés sur leurs petites ailes, — Si gentils et si roses, — Voltigeant au-dessus de nos têtes,

Voltigeant au-dessus de nos têtes — Comme un essaim mélodieux — Et parfumé d'abeilles — Dans un champ de fleurs...

Nulle part nous n'avions encore rencontré d'aussi jolies choses, ni d'aussi délicates. Les aguillenneufs eux-mêmes, que durant la nuit sainte (ann noz santel) les mendiants vont chanter de ferme en ferme pour avoir leurs étrennes (kouignaouan), sont plus réservés qu'ailleurs.

Le petit Enfant-Jésus est né — Au milieu des pauvres il est descendu ; — Quiconque est pauvre, est son frère ; — Donnez-nous s'il vous plaît l'aumône.

Bonne nuit et joie dans cette maison ! — Je suis venu chercher mes étrennes ; — c'est peut-être pour la dernière fois : — Dans un an beaucoup seront allés à Dieu.

. . . .

Je ne demanderai pas grand' chose: : — Un petit morceau de viande, un morceau de pain, — Du froment ou du pain d'orge : — Si c'est votre bonté d'en donner.

On remarque aisément la note mélancolique qui domine en ces fragments surtout à la fin de la seconde strophe.

Evidemment l'habitant de la Bretagne, bien que de tempérament rêveur et un peu renfermé, n'a pas absolument proscrit toute gaité de ses Noëls, surtout de ceux qui sont écrits en langue française ; mais elle est toujours plus rare et moins exubérante qu'ailleurs.

Nous n'avons pas la prétention d'étudier ici toutes les provinces de France. Ce travail a du reste été fait par les revues archéologiques locales.

Autrement il nous faudrait nommer le poète normand Jean les Houx, l'auvergnat Pézant, Jean Chapelon, de Saint-Etienne, qui représente ici le Forez, Natalis Cordat, de Cussac en Velay, le Toulousain Goudouli, Brossard de Montaney, originaire de la Bresse,et tant d'autres plus ou moins importants (1). Nous ne dirons qu'un mot des

(1) De tous les noms cités ci-dessus, Jean Chapelon semble avoir le plus de droits à la célébrité. Né à Saint-Etienne vers 1648, il entra dans les ordres et mourut en 1695. Il composa différentes chansons satiriques et des Noëls, et surtout un poème sur sa ville natale, qui est son meilleur ouvrage. Ses œuvres complètes ont été publiés en 1779.

De Jean les Houx l'on connaît surtout de nombreux Vaux de Vire. Ses Noëls ont été réimprimés au XIXe siècle. Voir *Noëls virois, par Jean les Houx,* publiés avec une introduction et des notes par ARMAND GASTÉ. Caen, 1862.

chansons de province qui sans contenir d'allusion aux mœurs ou aux traditions locales, n'en restent pas moins cantonnées dans une étroite région.

Dans le Quercy par exemple, M. Lafargue a recueilli ce gracieux Noël dont la musique a été harmonisée par Ch. Lévadé.

A Bethléem, Joseph et Marie
S'en allaient chercher une hôtellerie,
Partout refusés, Marie, Marie,
Partout refusés,
Et partout méprisés.

Et le bon Joseph regarde Marie
Lui disant tout bas ; Ma chère amie,
Où logerons-nous, Marie, Marie,
Où logerons-nous,
Ah ! que deviendrons-nous ?

Je sais un endroit où y a une étable,
Je crains que le froid y soit redoutable,
Etant tout ouvert, Marie, Marie,
Etant tout ouvert
Et partout découvert.

Quand ils fur'nt entrés dedans cette étable,
Marie enfanta Jésus tout aimable
Dans un petit coin, Marie, Marie,
Dans un petit coin,
Sur la paille et le foin.

Accourez tous, bergers du village,
A l'Enfant Jésus venez rendre hommage,
Porter des présents, bergers et bergères
Porter des présents
A cet aimable enfant.

CHAPITRE VI

Caractères généraux des anciens Noëls

Tout récemment, un écrivain émettait l'opinion que dans l'histoire de l'art religieux, l'art et la religion s'en vont rarement de compagnie. Cette assertion, qui mériterait l'honneur d'être discutée, semble justifiée par quelques faits de l'histoire des littératures. Ainsi, la poésie épique qui nécessite la foi au merveilleux, florissait en Grèce et en France avant que ces deux pays n'eussent une langue formée et stable; voilà pourquoi *l'Iliade* et plus encore *la Chanson de Roland* sont des œuvres incomplètes, encore que le vieil Homère fût en possession d'une langue déjà plus parfaite que n'était au XIIe siècle l'idiome dont usa Théroulde. Lorsque la langue en arrive à la période classique, la foi religieuse de la nation a diminué; le merveilleux semble froid, on y sent la convention et non la croyance. C'est ce qui rend si pénible la lecture des histoires de Dieux dont nous entretient

Virgile, et des trente mille vers que le vieux Chapelain consacre à la Pucelle d'Orléans. La littérature noélique vient corroborer l'idée exprimée précédemment : la perfection de la forme est en raison inverse de la foi.

Avec les siècles, en effet, le Noël dépouille sa rugosité primitive et aussi sa candeur. Au XVIIe siècle, déjà sceptique, il atteint plus près de la perfection dans la langue et le rythme, mais il lui manque souvent le souffle inspirateur qui pourrait lui donner de la vie, de l'intérêt : la foi alliée à la simplicité.

Auparavant la langue est encore en formation. A la suite de différentes circonstances politiques, les mots latins, grecs, italiens et espagnols font irruption en France et se mêlent dans une floraison littéraire désordonnée. Mais dans la majeure partie des Noëls qui précède le XVIe siècle, il faut bien constater la pauvreté de la langue, et l'absence de variété dans les expressions. Pour peu qu'un écrivain veuille bien mettre plus de délicatesse dans l'idée, il se trouve en présence d'un idiome rebelle, d'où la platitude de certains Noëls dont le sujet prêterait à un développement digne d'intérêt.

Il était difficile de trouver pour le fond des idées nouvelles, des récits inédits, d'autant que l'inspiration en était plutôt limitée : les quatre

Evangiles, les Evangiles apocryphes, et les récits aussi peu authentiques connus sous le nom de *Légendes dorées*, telles sont les trois sources principales auxquelles vont puiser les auteurs noéliques.

Ces deux dernières contiennent cependant quelques légendes gracieuses, comme l'abstinence du bœuf et de l'âne qui, par respect pour l'Enfant-Dieu, ne voulurent point manger le foin sur lequel son corps avait reposé. Quelques thèmes sont également empruntés aux anciens mystères. C'est là, en effet, que l'on trouve l'histoire de la sage-femme nommée Salomée qui eut la main desséchée en punition de ses doutes sur la virginité de Marie, ou le récit de la guérison miraculeuse d'une autre sage-femme nommée Honestasse. Celle-ci voudrait offrir ses services à Marie dans les douleurs de l'enfantement, mais à l'extrémité de ses bras elle n'a que « deux moignons qui sont enclos en sez manchons. » Son intention charitable est récompensée ; des mains normales remplacent ses moignons, et elle vient aussitôt en aide à la vierge délaissée.

Mais ces légendes sont comme perdues parmi les poésies noéliques, à peine si on en peut relever un très petit nombre dans plusieurs centaines de Noëls. Voici l'une des meilleures, à qui, naturellement, il ne manque que la forme, et qui fait

penser à l'histoire de Sainte Elisabeth ou de Sainte Germaine Cousin.

Marie et Joseph, arrivés à Bethléem, s'en allèrent d'une assez humble sorte, demander un abri. Mais la nuit s'avançait et la Vierge souffrait cruellement du froid. A la fin, rebutés partout, ils furent contraints de se retirer dans une pauvre étable.

Vers minuit la Vierge demande à son époux d'aller lui chercher de la lumière. Toujours complaisant, Joseph s'en va à travers la nuit ; mais nul ne veut se lever pour lui. Cependant il entend au coin d'une rue du village, le marteau d'un forgeron : il entre et présente sa requête.

Mais l'autre rit de lui à pleine gorge...
Puis il lui dit : Si tu veux de la braise,
Dans ton manteau il te la faut porter,
En espérant de lui faire brûler.
Mais, néanmoins, Joseph en fut bien aise,
Ne voilà pas de très grandes merveilles,
De recevoir dans son manteau du feu
Et le porter à la mère de Dieu :
Il ne trouva que des roses vermeilles.

C'est encore une « Légende dorée » qui a inspiré la complainte de la fuite en Egypte, que nous trouvons en Picardie. Un ange apparaît à Marie — l'Evangéliste Saint Mathieu dit que c'est à Joseph — et lui dit :

Marie, il faut vous en aller
Car Hérod' viendrait vous chercher.
Noel, Noel, alleluia.

Docile, la Sainte Famille part pour l'Egypte. Rencontre en chemin un laboureur qui ensemençait et à qui la Sainte Vierge dit au passage :

Semez, semez, mon bel ami
Vous récolterez aujourd'hui.

A peine a-t-elle disparu, que survient Hérode qui interroge le laboureur :

Beau laboureur et beau semeur,
N'as-tu pas vu passer une femme blanche ?

Le pauvre homme hésite craignant de trahir les fugitifs, mais il s'aperçoit qu'en un instant son blé a germé, poussé, mûri. Et il répond comme un vrai picard qu'il est, c'est-à-dire évasivement :

Quant el' passait, je le semais,
Maintenant le voilà lié.

Et tout décontenancé,

Hérode a dit à son armée :
« Faisons, faisons la retournée. »
Hérode a dit à tous ses gens :
« Mari' n'est plus là à présent. » (1)

Il est enfin d'autres Noëls, plus rares, ceux-là, qui ne doivent rien qu'à la pure fantaisie de leur auteur.

(1) Il existe de nombreuses variantes de ce cantique. La version la plus connue est beaucoup plus longue que celle

De ce nombre est le chant berrichon que Gabriel Vicaire a découvert à la Bibliothèque Nationale.

L'enfant fut pas au monde
V'là trois p'tits pigeons blancs :
L'un porte l'iau bénite,
L'autre le cierge blanc,
Et l'autre le Saint-Chrême,
Pour baptiser l'Enfant.

Les clochers de la ville,
Seux sont pris à sonner,
Disaient les uns aux autres :
Avisa c'te clairté
Aga la belle étoile
Grand Dieu ! qu'est anrivé.

Nous avons trouvé un thème plus gracieux et d'une agréable simplicité. La Très Sainte Vierge et son chaste époux, faisant route pour Bethléem, se racontent mutuellement des histoires afin de tromper la longueur du chemin.

Marie narre la longue captivité de Babylone et les souffrances des Israélites auxquelles Dieu mit fin

que nous avons donnée ci-dessus et qui est originaire de Picardie.

On en trouve une en langue provençale qui n'est que la traduction littérale de la version commune :

Sant Jause eme Mario
Tous dous s'en van vouyagear...
Vivo lou rei ! Alleluia.

Voir Damase Arbaud : *Chants populaires de la Provence*, 2 vol. Aix, 1862-1864.

par un acte de sa toute puissance. De même, Joseph entretient Marie du bon Tobie, et de son long voyage en Assyrie sous l'égide de l'Archange Raphaël.

C'était, convenons-en, une idée excellente à exploiter, mais l'auteur est resté bien au-dessous de son sujet. Il est en effet difficile de rencontrer de la poésie aussi prosaïque, et malheureusement, presque tous les auteurs noëliques sont dans ce cas : les plus corrects de forme, engendrent presque toujours un irrésistible ennui par leur monotonie et leur banalité.

C'est chose difficile que de trouver des strophes comme celle-ci :

A minuit en cette nuitée
La douce Vierge eut son Enfant :
Sa robe n'était point fourrée
Pour l'envelopper chaudement.

Du reste, même dans les meilleurs cantiques, le souffle est court et presque toujours inégal.

Pour mettre une note plus originale dans une strophe qui l'est peu, parfois, les auteurs affectent de glisser un terme vulgaire qui donne au tour de la phrase une allure assez pittoresque :

Un chascun laisse son bergeail
Pour voir Marie,
Accouchée d'un petit *gars*
Le Fruict de vie.

Mais ce n'est qu'un « procédé ». Le vrai talent n'a pas besoin de recourir à tous ces expédients. Hélas! sauf peut-être dans quelques morceaux de Le Moigne, Françoise Paschal et La Monnoye, où donc est-il le vrai talent!

Il est probable que toute la littérature noëlique dormirait maintenant dans l'oubli si elle ne possédait rien de plus. Heureusement qu'il y a en elles d'autres qualités qui la rendent intéressante et lui assurent une longue vie. C'est que les Noëls sont le reflet le plus fidèle de toutes nos anciennes coutumes, et aussi des principaux événements historiques.

Un des plus grands reproches que l'on puisse adresser à ces cantiques est précisément le manque de couleur locale. Nous appelons ainsi l'absence des détails conformes à la réalité, dans la description des lieux et la reconstitution des scènes. Jusqu'au XIX[e] siècle, la couleur locale a été lettre morte.

Le moyen âge imaginait les guerriers de l'antiquité comme des chevaliers coiffés du heaume, portant la cuirasse et la cotte de mailles; la *Chanson de Roland* ne fait point de distinction dans les mœurs des hommes du huitième siècle et de ceux du douzième. Et sous le règne même du Grand Roi, dans une des tragédies de Racine, n'a-t-on pas vu Iphigénie paraître en scène avec

une robe à paniers, et Achille costumé en marquis enrubanné et précieux ! Ce fut un des grands mérites du romantisme de mettre en honneur l'étude de l'archéologie.

Inutile de dire que les Noëls ne font pas exception à l'erreur commune : Jérusalem a l'air de ressembler fort à Savenay, à moins que ce ne soit à Valence ou à Montlhéry. Les auteurs, du reste, ne visent pas à dépeindre, d'après des données sérieuses, les villes dont ils font mention : ils se contentent de décrire ce qu'ils ont sous les yeux. Si l'exactitude y perd, l'intérêt s'accroît, parce qu'on peut juger de ce que fut telle province à une époque déterminée, d'après les détails de ses anciens Noëls.

Parfois cette innocente ruse n'est même pas déguisée : au lieu de faire naître l'Enfant Jésus en Judée, à Bethléem, de pieux auteurs le placent dans un village quelconque de leur province, témoin le *Noël de Bessans*, dans lequel on voit les anges « qui donnent à tous le bonjour, là-haut, sur le Clapay vert, tout à travers l'Aiguille Joyeuse » (Le Clapay et l'Aiguille Joyeuse sont des localités avoisinant le bourg de Bessans).

Les écrivains noëliques semblent se soucier aussi peu de l'histoire que de la géographie.

Il faut cependant constater de louables tentatives d'exactitude, et l'auteur qui fait entrer à la crèche

les trois mages avec un turban et un cimeterre mérite tous nos encouragements bien qu'en somme la vraisemblance soit encore très contestable.

Mais, par contre, que dire d'un poète de terroir qui, sans souci de la flore de l'Asie mineure, introduit près de l'Enfant-Jésus de « gronds Marchands de naveas » qui s'expriment en ces termes :

Ah, bonjour noutre bon Moestre,
Vous plest ou do choux et de la pourrée,
Dos oignons et chicourrée
Pre mettre dans voutre pot ?

Celui-là est bien de sa province, c'est-à-dire, en la circonstance, du Poitou.

Mais les anachronismes sont beaucoup plus frappants. Un auteur noélique a rencontré en son chemin

La Vierge allant à la messe
Le jour de la Chandeleur...

Plusieurs cantiques abondent en détails, en termes disparates qui décèlent la date de leur composition.

Au hasard :

Est-il donc vrai ce que voyent mes yeux,
Déjà du sang de ce *Dauphin* des Cieux
Qui depuis peu prenant ici naissance,
Verse des pleurs pour purger mon offense.

Un poète qui a entendu parler de Paris, a

voulu montrer qu'il en avait retenu au moins quelque chose :

> *Louvre*, cachez votre porphyre,
> Désormais, je ne fais que rire
> De votre pompeuse splendeur.

Le bon Jean Daniel, le compositeur angevin, termine un de ses Noëls par une prière pour le roi, lequel est alors François Ier.

> Supplions Dieu, tous pauvres indigens,
> Que bonne paix vueille en France réduire
> Au noble roy François aucun ne puisse nuire,
> Et à la fin pardonne aux négligens.

Le canon même résonne en l'honneur du nouveau né :

> Joseph parait ému, la Vierge est étonnée
> D'entendre le canon, — don, don,
> Qui fait de son éclat, — la, la,
> Retentir la Judée.

Ailleurs, c'est La Monnoye, faisant défiler devant l'étable de Bethléem tous les princes de l'Europe.

Il est évident qu'ici l'erreur est consciente, l'anachronisme voulu, car La Monnoye est trop intelligent pour s'y laisser prendre lui-même, mais il n'en va pas de même pour tous.

Le XIXe siècle lui-même a connu des Noëls historiques. Julien Tiersot, dans ses *Chansons populaires des Alpes françaises*, en cite un qui

fut composé en 1806 à la gloire de Napoléon I[er] et du préfet des Alpes, Ladoucette (1).

Voici le début du premier couplet :

Que Dieu garde l'Empereur
Per faire nouestre bouenheur,
Din les bras
De la pas.
Que tous nonestres ennemis
Redeviennin les amis
De queou grand
Conquérant !

On conçoit facilement que les auteurs de Noëls, ne se piquant pas d'exactitude pour les données importantes, aient eu encore moins de souci dans l'exécution des détails. Et maintenant, quand on relit les poésies de Lucas le Moigne ou celles de Saboly, on pense moins à la Judée et à ses habitants qu'à la Provence ou au Poitou, dont les mœurs sont si fidèlement exposées.

Plusieurs poètes excellent dans les petits tableaux d'intérieur à la manière flamande, les scènes de ménage qui n'ont rien de pieux sans doute, rien d'idéal, mais ont le mérite d'être très réalistes.

Malgré vous, certains sujets d'iconographie religieuse vous reviennent à la mémoire, comme le bain de l'Enfant Jésus, sujet cher à beaucoup

(1) JULIEN TIERSOT, *Chansons populaires des Alpes françaises : Savoie et Dauphiné,* Grenoble-Moutiers, 1903.

d'artistes puisqu'on le retrouve dans le messiologe du Vatican, parmi les ivoires byzantins du xe siècle, sculpté sur le portail de l'Eglise d'Oviéto, et au-dessus de l'autel de la cathédrale de Cologne. Tous les arts s'enchaînent et marchent ordinairement de pair, et l'on pourrait faire une très curieuse étude sur les rapports de nos anciens Noëls avec l'iconographie de la Nativité.

Celui-ci, qui est assez récent, puisqu'il date seulement du XVIIIe siècle, est d'une parfaite exactitude dans les détails d'exécution. Ecoutez parler la femme d'un berger qui s'adresse à la Sainte Vierge :

> L'emmaillotterez-vous, Madame ?
> Il tremble, hélas ! faisons du feu.
> Mais pendant que le bois s'enflamme,
> Que chacun lui rende son vœu (1).

Ailleurs, c'est le récit d'une chevauchée de princes, de soldats et d'esclaves, venus des profondeurs de l'Arabie à Bethléem, description qui semblerait inspirée par le tableau du Ghirlandajo, où la Sainte Famille s'abrite sous un portique grec, tandis que, dans le lointain, apparaissent de brillants cavaliers costumés comme des princes du xve siècle.

Que ne voit-on pas ici en matière d'anachronisme et de fautes de tous genres contre le bon

(1) Françoise Paschal, *op. cit.*

sens ? Une vieille pastorale met en scène un simple aubergiste, qui, en des alexandrins d'une pompe massive, commence un long exposé de l'état politique du monde au moment de la Nativité :

> Mars enfin se repose. On ne voit plus de guerre,
> La paix universelle est par toute la terre,
> Ce grand César auguste a soumis par sa main
> Toutes les nations de l'Empire romain.

Mieux encore, un nommé Tircis, de son métier pastoureau, et qui est bachelier ès lettres... Il paraîtrait même qu'il est étudiant (en quoi ?) et qu'il a fait la fête au quartier latin. Du moins, c'est ce qu'il appert de son discours :

> Ne vous étonnez pas si je parle à la mode
> Puisque la réthorique en apprend la méthode
> Et que j'ai depuis peu quitté le portefeuille
> Et toutes les débauches, le vin et la bouteille (1).

Mais, là-bas, l'amour du pays faisait un vide à son cœur, et laissant là ses livres et ses études, il est revenu chez lui pour suivre ses aïeux et vivre en bon rustique.

Un des arguments des sceptiques contre nous, pour prouver que la religion a été imposée par les prêtres au peuple qui au fond s'en souciait fort peu, est la gaieté de notre littérature au moyen âge, la crudité de certains détails, la familiarité

(1) Claude Macée, *op. cit.*

avec les personnages sacrés, ce que l'on appellerait de l'irrévérence. Brunetière paraît avoir réfuté cet argument d'une manière générale pour le théâtre religieux comme pour les cantiques, lorsqu'il dit en parlant des *Mystères* :

Selon nous, c'est se méprendre que de dire que le mystère admettait le comique, le familier, la bouffonnerie même, à côté de l'héroïque et du sublime.

Lorsqu'Arnould Greban mettait ces vers dans la bouche d'une des saintes femmes :

Je cognoy très bien l'épicier
Il est vray, veez sa maison
Il n'y a pas longue saison
Qu'il me vendit de l'onguement.

et que là-dessus il nous la montrait marchandant les « denrées gracieuses » de l'épicier, je ne crois pas du tout qu'il voulût faire rire ni qu'il s'applaudît de l'heureuse bouffonnerie, mais il était fermement convaincu que les choses avaient dû se passer telles qu'il les montrait, et rien sans doute n'était plus loin de sa pensée que l'intention de délasser les spectateurs, par un intermède comique, de la violence de leurs émotions...

Quant le comique et le bouffon s'introduisirent, un peu plus tard, dans la composition des *Mystères*, ce fut donc le signal de la décadence, ou plutôt de l'irrémédiable corruption des *Mystères* (1).

Il semblerait que Brunetière, en écrivant ces lignes, ait aussi pensé aux Noëls, car elles leur conviennent avec une justesse véritablement frappante.

(1) F. BRUNETIÈRE. — *Les Mystères au Moyen-Age.* (*Revue des Deux-Mondes,* oct. 1886).

Il est exact, en effet, nous l'avons vu plus haut, que les premiers Noëls contiennent des allusions à des faits plutôt très délicats et difficiles à exprimer.

Nous choisissons un seul exemple, d'abord parce qu'il n'est pas des plus grossiers et aussi parce que le vieux mot voile mieux l'idée :

Vierge Marie, pleine de grâce,
Sans fin réjouis-toi
Le Sauveur de ta race
Naîtra bientôt de toi.
Tu concevras sans acte *vergongneuse*,
Ave, Ave, Marie la bienheureuse.

Sans aucune malice apparente, un autre Noël nous entretient uniquement de « la jalousie de Saint Joseph » et avec des détails qu'il n'est pas permis de transcrire ici.

Peu à peu, l'esprit s'y glisse : sous une forme d'une feinte naïveté, nombre d'écrivains incrédules cachent leurs blasphèmes. Ils se plaisent à gloser avec ironie sur le divin mystère de l'Incarnation, glissant de-ci de-là, des insinuations perfides sur la virginité de Marie.

La foi n'y est plus, et comme dit si bien Gabriel Vicaire, l'on sent que Voltaire approche ; les Noëls alors disparaîtront presque complètement de notre littérature populaire.

C'est bien ainsi qu'il faut voir par exemple ce

couplet qui ressemble fort à un « boniment » de diseur de bonne aventure, avec une insinuation malicieuse dans l'avant-dernier vers :

Vous ne vous trompez pas, Mesdames,
Vous pouvez avec liberté
Saluer l'Enfant et la mère
L'Enfant n'a que Dieu seul pour père
Il est de toute éternité.

L'enfant Jésus lui-même n'est pas épargné et un poëte lui dit tout franchement qu'il eût été préférable

Que jamais le serpent — n'eût attrapé la femme — de notre père Adam : — la bonne affaire pour votre repos, — et pour le nôtre aussi.

Mais Saint Joseph est plus que d'autres le point de mire de force railleries ; son rôle dans la littérature noëlique est toujours inférieur, souvent ridicule. Le « Noël de Rabelais » est, à ce point, assez suggestif :

Joseph, a ung peu de mesche
Esclairoit parmi l'hosteau,
Nau, Nau, Nau,
Esclairoit parmi l'hosteau.

De même dans cet autre chant, originaire du Poitou :

Tel sous de pauvres habits
Cachoit un peu de pain bis...
Pour la Sainte Vierge
Et Joseph concierge.

Ce bon père putatif
De Jésus mon maitre,
D'un air obligeant et doux
Recevoit les dons de tous
Sans cérémonie,
Pour ce fruit de vie.

Il est vrai que ces Noëls impies qui n'ont du Noël que le nom, et où la raillerie atteint souvent à la grossièreté sont en général peu répandus parmi le peuple, mais plutôt dans la bourgeoisie.

Si Dieu et les Saints sont parfois moqués, le diable ne l'est guère moins, le diable, cet être fantastique dont tout le moyen-âge eut si grande frayeur, bien qu'il aimât fort à en rire :

Le Saulveur du monde est né,
Le grand Dyable est enraigé,
En Bethleem la cité,
D'une Vierge sans reproche.
Le grand Diable est enraigé,
Voy va, voy comme il trotte.

Il est juste aussi d'ajouter que tous les Noëls n'étaient pas faits pour l'église. Pasquier nous a montré qu'on en chantait également dans les familles. Dans certaines provinces, en Dauphiné par exemple, on montait dans les clochers, et là les indigènes « chantaient, en bonne rimée » et à pleins poumons

Les Noëls depuis les Avents
Jusques à la fin de leur temps.

Dans ces circonstances, il était bien permis de placer de temps à autre, en ces chants populaires, quelque pinte de gaieté franche et de bon aloi ; nos bons aïeux ne s'en sont pas fait faute.

Bien souvent la monotonie d'un récit trop pieux s'égaye d'un incident qui provoque la joie des auditeurs. Tel ce berger qui, dans sa précipitation, fait une chute et renverse une jatte de lait qu'il réservait à la Sainte Vierge.

You me siou tomba,
Cridavou lou pastre,
Ay ! lou grand desastre !
Mon lach ay escampa.

— Je suis tombé ! — criait le pâtre ; — ah ! quel malheur ! — j'ai renversé mon lait.

L'esprit populaire se donne libre carrière ; comme dans les danses macabres du moyen âge, où les princes, les nobles chevaliers, les évêques, jusqu'aux simples clercs, aboutissent à une même voie très égalitaire malgré leur morgue et leur mépris vrai ou supposé pour le faible, les auteurs noéliques aiment à nous montrer les petits travers de toutes les classes de la société. Ils convient l'humanité à venir, par castes, recevoir les divins enseignements.

Allons tous à la crèche
Entendre un beau sermon ;
C'est le Seigneur qui prêche
Pour notre guérison.

Et après cette exhortation, commence le défilé au cours duquel chacun reçoit de sages avertissements.

Aux gens de qualité :

Vous de qui la naissance
Fait le métier entier,
Voyant son indigence
N'ayez plus l'air altier.

Les dames mondaines, beautés coquettes, reçoivent également de salutaires avis :

Laissez sur vos toilettes
Et ce rouge et ce blanc,
De votre Créateur
Vous détruisez l'image (1).

Ailleurs, le menu peuple, invité à se joindre au cortège pompeux qui part pour Bethléem, se récrie, non sans étonnement, devant une semblable proposition :

Le garde à la porte
Nous repoussera,
Et de cette sorte,
Qui y entrera ?
Non les simples femmes,
Non la pauvreté,
Mais les grandes dames
Et de qualité.

Et de cet affront le peuple se venge en interpellant ainsi les puissants :

(1) Ces extraits sont empruntés aux *Noëls nouveaux* de l'abbé Pellegrin (1701).

Votre or ne vaut pas une maille,
En comparaison de la paille
Qui remplit ce divin berceau.

Au fond, la lutte entre les classes ne date pas d'hier, et l'animosité envieuse du peuple pour le puissant se retrouve en plus d'un cantique. Comme l'écrivait en 1893 Edouard Drumont,

Le Noël et le chant anarchiste sont de la même famille ; ils s'inspirent tous les deux aux sources populaires, mais l'idéal est tout différent.

Dans la chanson des compagnons, tous les instincts déchaînés, toutes les souffrances, toutes les colères parlent ou plutôt vocifèrent tour à tour... le cri de la haine retentit seul...

... Dans les Noëls d'autrefois, c'est l'espérance seule qui chante autour du berceau de l'Enfant divin. (1)

S'inspirant de la même idée, un écrivain moderne, M. Georges Brunot, a écrit une remarquable poésie connue sous le nom de *Noël des Gueux* :

Noël ! Noël ! venez les gueux
Apaisez vos désirs fougueux,
Etouffez l'effrayant blasphème.
Les carillons dans l'air du soir
Egrènent des chants plein d'espoir,
Le petit Jésus vous aime...

Dans ces défilés satiriques, aux riches succèdent tous ceux qui portent un nom ou exercent une

(1) Edouard Drumont : *Vieux Noëls. (Libre Parole,* 25 déc. 1893.)

fonction quelconque au-dessus du vulgaire : les prêtres aussi n'en sortent pas indemnes. La Monnoye nous entretient de certain curé qui prononça une homélie sur le prophète Elisée :

Ce fut, nous disait-il, mes frères, — Un prophète, mais des plus grands, — Cent miracles en une heure à faire — Ne lui coûtaient non plus que rien. — Les villes en étaient éblouies, — Les princes lui faisaient la cour ; — Aux *aveugles* il donnait *l'ouïe*, Il aurait fait *voir* clair un *sourd*.

Il semble que ce soit un plaisir pour les compositeurs de Noëls de constituer de longs cortèges. Après les différentes classes sociales, tous les gens de métiers sont convoqués, et chacun d'offrir un don conforme à sa profession.

Les TYPOGRAPHES pour présent
Apportèrent une Bible
Des presses sortie récemment,
Et beaucoup d'autres livres,
Puis ils supplièrent l'Enfant
D'une façon civile,
De leur permettre dans cent ans
D'imprimer l'Evangile (1).

Inutile de dire que plusieurs corporations apparaissent plutôt à leur désavantage comme les trois « Jurés savetiers », qui font nombre de

(1) Un détail à noter. Dans tous les cortèges des professions, la plupart si mal traités, les industries du livre ont toujours le beau rôle. Très souvent dans les anciens recueils leur métier est inscrit en gros caractères afin d'attirer davantage

« compliments pour savoir qui entrera le premier », ou encore les chamoiseurs, qui sentaient si mauvais, dit-on, que toute l'assemblée prit la fuite, et

Laissa d'abord Jésus-Christ
Tout seul comme un ermite.

Les ordres religieux défilent également avec leurs costumes variés.

Après les hommes, les animaux. Et dans ce genre, cet essai d'harmonie imitative de la voix de toutes les bêtes de la création est vraiment savoureux.

Gnof, gnof, gnof, dit le mâtin,
Hap, hap, hap, dit la levrette,
Le chat miaulant sans fin
D'aller nous admonète.
. . . .
Ka, ka, ka, disait la poule,
Coquelicoq, disait le coq ;
Notre truie étant trop saoule
Tord seulement le museau.

Il y a même un *Noël des Fleurs*. Nos bons poètes

l'attention. Voici, par exemple, la disposition typographique d'un couplet pris au hasard dans une Bible poitevine :

D'un air aussi doux que constant,
Un Imprimeur avance,
Qui, adorant dévotement
Jésus dons son enfance,
Lui dit : je vous donne mon cœur,
Père de tout le monde.
Conservez tous les Imprimeurs
Sur la terre et sur l'onde.

Il en est de même du couplet cité plus haut.

se sont ingéniés à faire chanter les louanges de Dieu par tous les êtres vivants, mais dans la fête de Noël, les oiseaux semblent plus particulièrement choyés, et poète populaire fut rarement aussi bien inspiré que l'auteur du *Noël des oiseaux*.

Pour honorer les langes
Du roi de l'univers,
Cent mille oiseaux divers
Chantent avec les anges,
Répandus dans les airs,
Et mêlent leurs louanges
Aux célestes concerts.

Puis c'est l'hirondelle qui « offre son ministère » pour la constitution d'un logement plus confortable : « Je m'y entends, ajoute-t-elle, car

Je suis un peu maçon. »

Après le coq, qui de son fier coquerico annonce la lumière de l'astre nouveau, le dindon humble, mais généreux s'avance à son tour

Et s'offre à la cuisine
De la sainte maison.

Le couplet consacré à l'abeille est vraiment délicieux :

Une petite abeille,
Bourdonnant un fredon,
S'approche du poupon
Lui disant à l'oreille,
J'apporte du bonbon,
Il est doux, ô merveille,
Goûte-en, mon mignon.

Et, car de toute chose il faut tirer un enseignement,

Serons-nous immobiles
A tous ces mouvements ?
Si nos cœurs sont pesants,
Rendons nos cœurs agiles,
Et par des vœux ardents,
Suivons ces volatilles,
Car en voici le temps.

Ce dernier couplet, rempli cependant d'une idée ingénieuse, nous prouvera une fois de plus que la perfection est introuvable, surtout dans les Noëls, et le petit poème si léger finit « pesamment » avec ces « volatilles ». Mon Dieu, quel grand dommage !

Il semble qu'après celui-là il faille s'arrêter, mais nous ne pouvons nous empêcher de citer le Noël qui a pour titre : *La joie des bestes à la naissance du Nouvel Enfant*. C'est un des derniers vestiges des « Noëls farcis » que nous avons rencontrés à la fin du moyen âge,

Comme les bestes autrefois
Parloient mieux latin que françois,
Le coq, de loin voyant le fait,
S'écria : *Christus natus est.*
Le bœuf, d'un air tout ébaubi,
Demande : *Ubi ? Ubi ? Ubi ?*
La chèvre, se tordant le groin,
Répond que c'est à *Béthléem.*

Maistre Baudet, *curiosus*
De l'aller voir, dit : *Eamus ;*
Et, droit sur ses pattes, le veau
Beugle deux fois : *Volo, Volo !*

Quelques mots seulement sur l'importance prise par la musique dans la poésie des Noëls. Parmi les auteurs de ces pieux cantiques, il en est peu qui ne mentionnent quelque instrument dont se servirent les bergers pour charmer les loisirs du « divin Poupon ». La musette et le galoubet, les violons et les flûtes apparaissent successivement, parfois avec ensemble, en une harmonieuse symphonie à laquelle maître Baudet, toujours pédant, tient à prendre part :

Chacun de nous se remue
Pour chanter une chanson ;
Bon, bon, bon, disait le veson ;
Din, din, din, dit l'épinette ;
Ha, hin, ha, se dit l'ânon ;
Le bœuf branle la tête.
Et la flûte, ture, lure, lure ;
Le bedon, don, don, don ;
L'âne tenait la mesure
En avalant un chardon ;
Le cornet dit tron, tron, tron ;
Bran, bran, dit la guiterne.

Musique au départ pour Bethléem, musique à l'étable, musique au retour; partout dans la campagne blanche résonnent de rustiques concerts.

Cette liste prend parfois de grandes proportions jusqu'à devenir une sorte de défilé : après les êtres animés, les objets inanimés eux-mêmes, chantent la gloire du Seigneur.

M. Gastoué a publié pour la première fois un vieux *nouvé* provençal, lequel nous donne sur les instruments de musique en usage en Avignon au XVIIe siècle des renseignements curieux (1).

Nous lui empruntons l'analyse de ce Noël et la traduction de quelques strophes. Cette longue composition, écrit-il, comme beaucoup de Noëls provençaux, et principalement avignonais, était destinée aux enfants de chœur qui s'en allaient les chantant à travers la ville, s'arrêtant devant les statues de la Vierge et de l'enfant placées dans des niches, au-dessus des portes, ou aux angles des maisons, selon la vieille et chrétienne coutume de nos pères.

« ... Le premier personnage mis en scène dans ce Noël, c'est le maître de musique de l'église, dont les chanteurs et les instrumentistes attendent le signal pour aller saluer Jésus nouveau né.

Maître s'est réveillé toussant — Il dormirait bien jusqu'à demain — Mais il est temps d'aller voir l'Enfant — Faites préparer les instruments, allez et faites vivement.

(1) AMÉDÉE GASTOUÉ : *Un concert à la Crèche d'après un Noël provençal du XVIIe siècle.* (*Noël*, 25 déc. 1904).

Sortez la *basse* et le *dessus* — Pour le *cornet*, nous ne le voulons plus — Nous disons qu'il fait trop de bruit. — Nous ferons mieux d'emporter avec nous la *flûte* qui a un son si doux — Et qui pour sûr plaît à tous.

J'ai fait marcher le *clavecin :* — La *trompette* et le *tambourin*

Pourraient réveiller le dauphin ; — Le *luth* fera mieux son devoir. — Allez et tâchez de savoir — Ce qu'il faut faire pour l'avoir.

Mais le couplet consacré au « serpent » est peut-être ce qu'il y a de plus spirituel dans ce cantique :

Il ne faut pas porter de *serpent* — Il est cause que le petit Jésus vient — Et ce bel Enfant ne l'aime pas. — Au paradis terrestre, Eve enchantée — (la pauvre femme !) l'a écouté — elle sait tout ce que cela lui a coûté.

Le chant prend encore plus d'importance que les exécutions instrumentales, chant d'église ou chant profane, plain-chant ou musique, encore a-t-on bien soin de préciser :

La Thuile'z et le Poiset
Bien discrets
Lui apporteront du lait,
Lui chanteront des cantiques
En plain-chant,
En plain-chant et en musique.

Le *Noël de Bessans* nous montre les anges

« qui florettent un beau motet tout par chœur et et non par lettre ».

Un autre Noël, remontant au XVI[e] siècle, fait allusion au chant polyphoné en parties, qui devait être assez développé dans les provinces :

Jacotten, fredonnons un Noël plaisant : — Accordons-nous et chantons tous quatre à la fois. — La voix aiguë, Margot la dira, et le ténor, le petit Perrotin ; — La haute-contre, mon compère Jeannot : — Pour le bourdon, je bourdonnerai bien.

Il est des provinces où les bergers exagèrent un peu ces chants en parties. Ainsi, les Provençaux, qui, comme tout le monde le sait, raffolent de musique, donnent un bien mauvais exemple :

Ils faisaient un tel tapage, — Quant ils furent près de l'étable, — Avec la basse ou le dessus, — Qu'ils criaient comme le diable. — Joseph leur disait : « Chut ! chut ! — Taisez-vous, canailles ! — Vous réveilleriez Jésus — Qui dort sur la paille (1). »

Mais qu'importe ce petit différend ! Saint Joseph n'est pas de Provence, c'est ce qui le rend si hostile à la musique des pâtres du midi. Comme les autres, du reste, les pauvres gens n'ont fait que suivre le conseil du psalmiste : « *Lauda Deum in tympano, in chordis et organo.* » Chantez le Seigneur de toute façon, sur les instruments à cordes et sur l'orgue ; chantez, chantez la gloire du Seigneur.

(1) SABOLY, *op. cit.*

La poésie noélique où se fait jour l'harmonie imitative est parfois du plus gracieux effet.

Ceste nuyt mes brebis gardant,
J'ouïs une musette
Qui fredonnoit si doucement
Sur le din, dan,
Sur le din, dan,
Sur le diri, diri, din,
Sur le diri, diri, dan.
Sur le din, dan, dan.

CHAPITRE VII

Les airs de Noëls

Arrivons à la question musicale proprement dite, ou, pour employer une expression plus populaire, aux « airs » de Noëls. Le cantique en idiome vulgaire étant sorti des cérémonies de l'Eglise, devait nécessairement conserver dans la musique comme dans les paroles une empreinte liturgique; aussi voyons nous, pendant longtemps, des morceaux de plain-chant servir de « timbres » (1) à des chants, les uns sacrés et les autres profanes.

Au plain-chant se joint la musique qui se prête peut-être mieux aux nuances du sentiment et apporte avec elle toutes les ressources de l'harmonie et la variété des instruments. Véritablement

(1) « Le timbre d'une chanson est un dessin mélodique uni, indifférent, qui s'applique indistinctement à tous les couplets de cette chanson ou même à d'autres qui n'ont aucun rapport ni comme paroles, ni même comme sentiment. (VINCENT D'INDY, *Cours de Composition musicale*). »

religieuse, elle est encore une prière, jusqu'au moment où vers les XVe et XVIe siècles, les airs profanes font leur entrée à l'église, avec des adaptations de messe, de motets, d'hymnes de toutes sortes. Le musicien Brumel écrit une messe sur le thème de la chanson populaire *Bergeronnette savoisienne,* et la messe la plus en vogue dans toute la France au siècle suivant est la messe de l' « Homme armé », ainsi appelée parce qu'elle n'est composée que de variations sur l'air de la *Chanson de Roland.*

Les Noëls suivent pour la musique une évolution identique à celle des autres chants religieux. Les premiers Noëls français seront donc chantés sur les mêmes mélodies que les hymnes en plain-chant. L'hymne *Conditor alme siderum* par exemple, sert de moule à plusieurs cantiques :

Enfin après quatre mille ans
Un Fils engendré de tous temps,
Sans quitter le sein Paternel
Sort aujourd'hui du maternel.

Tel est aussi le rythme de cet autre chant destiné au premier dimanche de l'Avent et qui commence le recueil des *Anciens Noëls réformés :*

Chrétiens qui venez en ce lieu
Pour entendre le fils de Dieu
Notre Sauveur, le Roi des Rois,
Joignez vos élans à nos voix.

Donc vers la fin du xve siècle, la musique non tout à fait débarrassée de la phraséologie du plain-chant, pénètre dans le sanctuaire, encore simple et recueillie. Celle des mélodies de cette époque qui caractérise le mieux le nouveau genre est peut-être la prose *O Filii et Filiæ* due au Frère Jean Tisserand, cordelier à Paris, confesseur d'Anne de Bretagne et qui mourut en 1494.

Damase Arbaud, dans son volume sur les chants de la Provence, cite un Noël méridional, adapté à l'air du gracieux chant pascal :

Veici le jour que Diou a fach...

On en trouve également d'autres dans les recueils français :

Chantons, chantons le roi des Cieux.
Il vient de naître en ces bas lieux ;
Chantons un jour si solennel. Noël ! Noël !

Quelques poètes, en même temps musiciens, composent eux-mêmes les mélodies de leurs Noëls. Tels sont Maître Mitou, le stéphanois Jean Chapelon et Saboly. Mais ils sont en assez petit nombre. Le plus souvent le poète se contente d'adapter ses noëls à des mélodies déjà anciennes. Cependant, au xvie siècle, plusieurs compositeurs sont à signaler dans le genre noélique : Certon, Clément Jannequin, Arcadelt et surtout du Caurroy (ou Ducaurroy). Celui-ci n'est point un inconnu.

(1) Damase Arbaud, *op. cit.*

Né en 1549 à Gerberay près Beauvais, François Du Caurroy était maître de chapelle à la cour sous François II, Charles IX, Henri III et Henri IV, aussi les honneurs ne lui furent-ils pas ménagés; il mourut à Paris en 1609, chanoine de la Sainte-Chapelle. Son œuvre principale est une messe funèbre qui demeure oficielle pour la sépulture des rois jusqu'au XVIII[e] siècle. Mais il est surtout célèbre pour avoir composé la musique de deux chants très populaires : *Charmante Gabrielle*, et *Vive Henri IV*.

La mélodie du chant *Le Fils du Roi de Gloire*, laquelle, ainsi que nous l'avons vu, compte tant d'imitations, lui est également attribuée.

Nous venons de voir que les premiers Noëls français se chantaient sur des airs liturgiques, en plain-chant, puis sur des airs religieux quoique en musique.

Il y a enfin une troisième catégorie de mélodies noéliques, à savoir les airs de chansons purement profanes sur lesquels on a adapté des cantiques. C'est l'un des côtés les plus curieux, mais non des plus édifiants de nos vieux Noëls.

Il faut bien dire que primitivement au moins les intentions étaient bonnes. François Colletet, dans l'*Avant-propos* des *Noëls nouveaux et cantiques spirituels* (1), explique en ces termes la raison

(1) Edition de 1675.

théoriquement excellente de ce choix au moins bizarre.

Je me suis advisé pour vous faire passer dévotement les Avens qui approchent, de convertir ces chansons de dissolution et de débauche que l'on oit tous les jours dans la ville de Paris, en cantiques de piété, afin que ceux qui ont offencé Dieu par le chant mélodieux de ces airs, souvent impudiques, se servent des mesmes airs pour le louer, et pour reconnoistre en mesme temps leur crime.

Les anciens recueils, qui, pour la plupart, ne contiennent pas la musique, indiquent ordinairement les airs connus sur lesquels se chantent les différents Noëls, et rien n'est moins monotone que cette nomenclature.

Vous qui vous moquez par vos ris de ma figure en cage.
— Dessus les bords de la Seine se plaignait un amoureux.
— Je suis un galant à la mode !...
— Ah ! Thomas, réveille-toi...
— Belle Fanchon, en attendant vos nôces.
— Les gâs de campagne.
— Quand les cannes s'en vont aux champs.
— Si j'avais un sol-marqué, j'achèterais un âne.

Le dialogue si charmant entre la Sainte Vierge et les Rois Mages, *Quelle merveille vous amène ?* se chante sur l'air de la vieille chanson provençale *Mireio* et la mélodie indiquée pour le célèbre Noël de La Monnoye, *Lorsqu'en la saison*, est celle du *Poulailler de Pontoise*.

Il en est d'autres dont le rythme est calqué sur des chansons à boire :

Ma bouteille me réveille, vient m'offrir ses appas.
— Père Bacchus, tout est perdu.
— Quand un bon vin meuble mon estomac.
— Bacchus assis sur un poinçon.

Tout le monde connaît aussi la longue complainte des Rois mages qui se chante comme *Sur le Pont d'Avignon.*

Plusieurs d'entre ces airs n'ont pas absolument disparu de l'église, mais nos vieilles chansons profanes sont elles-mêmes si oubliées que nul ne songe à se scandaliser d'entendre, par exemple, prier Dieu au son de la mélodie sur laquelle nos aïeux chantaient :

Quand Biron voulut danser

Enfin un certain nombre de Noëls et non des moins pieux sont adaptés à des airs de danses jadis en vogue ; plusieurs parmi ceux de province, sont écrits sur des *branles*, branle de Saumur, branle de Gascogne, ou sur des airs de *bourrées* (1).

(1) Le *Branle*, d'origine française, se dansait en rond comme le rondo dont il terminait chaque couplet ; la mélodie en est courte et simple. Chaque province avait son *branle* particulier.

La *Bourrée*, autre danse très ancienne également française à deux ou quatre temps ; elle se dansait en deux parties comprenant chacune huit mesures et commence toujours sur un temps levé.

Ce n'est pas à dire pour cela qu'il n'y ait des mélodies composées expressément pour tel Noël en particulier. Evidemment il s'en trouve, seulement ils forment la minorité. Dans ce cas sur un même air s'adaptent cinq ou six Noëls différents, et parfois davantage.

Ainsi le célèbre cantique de Lucas Le Moigne, *Or dites-nous, Marie*, compte de nombreuses imitations :

Chantons, je vous en prie.
— Célébrons la naissance.
— Nous voici dans la ville.
— Quand notre divin Maître.
— Quelle clarté soudaine.
— Joseph, mon cher fidèle, etc.

ou encore :

Fuyons, ma chaste épouse,

dialogue entre Marie et Joseph, et qui, commencé sur la mélodie de *Or dites-nous, Marie*, s'achève sur les *Folies d'Espagne*.

Et encore d'aucuns ont prétendu que la mélodie de ce Noël n'était autre que le « timbre » primitif d'une chanson profane :

Hélas ! je l'ai perdue,
Celle que j'aimais tant.

C'est sur l'air de *Laissez paistre vos bestes*, que l'abbé Pellegrin composa le *Venez, divin Messie*. Sur cette même mélodie nous trouvons encore les cantiques suivants :

Çà que chacun s'apprête.
— Un Dieu brise nos chaînes.
— Quittons la bergerie.
— Rébeilhats-bous, Mainades...

Cette adaptation, parfois maladroite, de paroles religieuses à des airs profanes plus anciens a eu des conséquences bizarres. Pour suivre le rythme, les auteurs ont été quelquefois obligés de faire des coupures grotesques. Nombreux sont les exemples.

Le meilleur est une citation d'un Noël de Colletet et qui est composé sur la musique de la chanson *Quand la mer rouge apparut à la troupe noire* :

Quand Dieu naquit à Noël,
Dedans la Judée,
On vit ce jour solennel
De joie inondé.
Il n'estoit petit ny grand
Qui n'apportast son présent.
Et no, no, no, no,
Et frit, frit, frit,
Et no, no, et ne frit
Et n'offrit sans cesse
Toute sa richesse.

Pour traduire en langage musical la Nativité, deux styles étaient permis. L'un simplet, champêtre : le genre pastoral convenait le mieux pour les Noëls sans prétention. L'autre, plus solennel, plus classique, pour les Noëls sérieux comme est en l'ancien temps le *Fils du Roy de gloire :* somme toute, parmi les uns comme parmi les autres, on ne saurait le nier, il y a des mélodies charmantes et d'une agréable saveur.

Quelques-unes même, ont une allure rustique qui est bien de circonstance et une aimable candeur qui fait que l'on goûte encore à les entendre un véritable plaisir. Pour s'en convaincre il suffit de voir à notre époque, dans les villes de l'Ouest, la joie peinte sur les visages des fidèles, lorsqu'à la messe de minuit l'organiste attaque, en manière d' « entrée », l'air du joyeux Noël normand :

Chantons Noé, ma bonn' fame,
Chantons Nau ta et ma.
Pour une poume,
Pour une poére,
Pour un p'tit coup t'citt à boére :
Chantons Noé, ma bonn' fame,
Chantons Nau, ta et ma.

CHAPITRE VIII

Les Noëls au XIX[e] siècle — Etudes noélistes Conclusion

La Révolution, qui avait guillotiné tant de têtes, ruiné tant d'institutions, semble avoir entraîné la mort de la littérature noëlique. Il est d'ailleurs une autre raison pour laquelle la coutume d'écrire des Noëls a été abandonnée, et c'est le manque de foi.

On ne croit plus : l'adorable récit de la Nativité semble tombé dans le domaine de la légende, légende aimable sans doute, mais quelque peu vieillotte puisqu'elle date de dix-huit siècles.

C'est ainsi que le considèrent les indifférents, de jour en jour plus nombreux, et même ceux qui ont la foi s'effarouchent souvent de la forme surannée des cantiques.

Cependant plusieurs villages ignorés, perdus au fond des provinces, semblaient s'être figés en quelque sorte dans les mœurs du moyen âge,

car quatre cents ans avaient passé, sans modifier sensiblement leurs mœurs. En 1816, c'est Gabriel Vicaire qui nous le dit, on jouait encore dans l'église d'un petit bourg de la Bresse un *Drame des Pasteurs*.

Plus récemment, au diocèse de Cambrai, des représentations analogues avaient lieu chaque année. Elles furent interdites en 1834 par mandement de l'évêque.

Après plus d'un demi-siècle de silence, il nous faut cependant constater à notre époque une tentative importante de résurrection des Noëls en patois. Tous ceux qui s'intéressent à la décentralisation, surtout à la décentralisation littéraire, ont bien compris que les Noëls constituaient la plus grande partie des trésors locaux, au même titre que les autres chansons populaires, auxquels ils sont peut-être supérieurs à ce point de vue, parce qu'ils présentent en général plus de détails de mœurs. Du reste, en beaucoup de provinces la chanson traditionnelle est morte, faisant place aux rengaines parisiennes colportées par les chanteurs ambulants, les joueurs d'accordéon ou d'orgue : le Noël seul est resté.

En tous cas, un grand mouvement d'opinion s'est manifesté en faveur de ces vieux cantiques, pour leur rendre leur vitalité et leur grâce d'antan ; la Provence s'est particulièrement signalée par

l'activité de son zèle. Nous avons vu, en 1875, au moment des fêtes du deuxième centenaire de la mort de Nicolas Saboly, mettre au concours un Noël en langue provençale, et ce premier effort était déjà très louable. Nos « Félibres » ont payé de leur personne, et il faut mettre à la place d'honneur Jasmin, Aubanel, Mistral et surtout Roumanille. Plusieurs d'entre eux trouvèrent un précieux auxiliaire dans le compositeur avignonais Imbert.

La Bretagne a été l'une des premières à suivre cette trace, et nous espérons que d'autres provinces voudront imiter ces nobles devancières, les deux émules littéraires et artistiques, pourtant si différentes de caractère : la côte d'Emeraude et la côte d'Azur.

Dans cette restauration noélique, le côté musical a eu l'avantage. Cela vient peut-être de ce que si la poésie est régionale ou particulière à une époque, la musique est de partout et de tous les temps, et son impression sur les sentiments humains est plus profonde.

Durant ces vingt dernières années, de nombreux compositeurs ou chefs d'orchestre ont fait d'heureuses adaptations musicales sur les airs de Noëls anciens. Tout le monde a pu entendre en ce genre des *oratorios,* des motets, des pastorales, des messes mêmes, et ce sont peut-être les messes qui ont le plus de succès. Presque toutes ont

conservé pour les premières paroles du *Gloria in excelsis* la mélodie charmante du cantique languedocien si connu :

Entendez-vous dans la plaine
Les anges descendus des cieux,
Chanter à perte d'haleine
Ce cantique mélodieux :
Gloria in excelsis Deo !

Comment ne pas mentionner ici, parmi les messes sur les airs de Noëls la *Messe des rois mages*, de Pillot, qui depuis déjà longtemps a fait son tour de France !

C'est encore grâce à la musique, habilement utilisée par Bizet dans la partition de l'*Arlésienne*, que l'un des plus beaux parmi les anciens Noëls, la *Marche des Rois*, a dû la faveur qui l'a accueilli à notre époque.

Les érudits et les curieux ont vu avec plaisir la réimpression de divers auteurs anciens comme Jean Daniel, Le Moigne, François Briand ou La Monnoye. Plusieurs folkloristes ont fait dans toute la littérature noélique un choix éclairé des plus beaux morceaux : tels sont les *Vieux Noëls* publiés à Nantes par les soins de M. Henri Lemeignen (1)

(1) *Vieux Noëls composés en l'honneur de notre Seigneur Jésus-Christ.* Tome I : *Noëls très anciens et Noëls des* XVIIe *et* XVIIIe *siècles ;* tome II : *Pastorales, Noëls des provinces de l'Ouest ;* tome III : *Musique des Vieux Noëls — Noëls divers.* Nantes, Libaros, 1876.

et surtout le recueil édité avec musique et accompagnement, par Dom Legeay, religieux Bénédictin de Solesmes (1).

Parmi les Noëls composés au XIXe siècle, il en est un universellement connu dans l'Ancien et le Nouveau Monde : c'est le Noël d'Adam. La genèse de ce cantique est en général très ignorée, au moins autant que l'existence de l'auteur des strophes, Placide Capeau, de Roquemaure.

Dans la première moitié du XIXe siècle, en 1845, suivant Ant. Chansroux, il y avait à Roquemaure, dans le Gard, un rimeur d'occasion, exerçant en temps ordinaire la très prosaïque, mais lucrative profession de commissionnaire en vins : c'était Placide Capeau. S'il faut en croire Adolphe Pieyre (2), Capeau était rien moins que chrétien; c'était même un voltairien, libre penseur, socialiste, si l'on veut, mais socialiste bon enfant, comme l'étaient les vieux républicains de 48. L'idée de son impérissable cantique lui vint, a-t-il raconté lui-même, une nuit de Noël, tandis qu'il se rendait, sur l'impériale d'une diligence, en la ville d'Avignon.

Il était de ces utopistes généreux qui voyaient

(1) Dom LEGEAY : *Noëls anciens*, in-4°. Paris, Palmé, 1887.

(2) Consulter sur ce sujet ADOLPHE PIEYRE : Le Noël d'Adam. (*Revue du midi*, 1er mai 1899). Nous ne faisons que résumer ici cet article par lui-même très intéressant.

dans Jésus-Christ le grand prédicateur du communisme et de l'égalité, un philanthrope émérite, et rien de plus...

La femme d'un ingénieur parisien, de passage à Roquemaure, était en relations avec le compositeur Adolphe Adam ; pour faire plaisir à ses amis de province, elle pria le compositeur, l'illustre auteur du *Chalet*, d'écrire un air quelconque sur ces quelques vers, qui eurent bientôt un succès merveilleux qui s'est maintenu.

Depuis ce temps, Capeau caressa de temps en temps la muse ; il écrivit sur le château de Roquemaure un poème philosophico-théophilanthropique de 4000 vers et qui passa inaperçu.

Il mourut quelques mois après cet échec. Ce bourgeois voulut, après sa mort, se donner la satisfaction de faire de nouveau parler de lui : il demanda à être enterré debout ; l'autorisation nécessaire fut impitoyablement refusée à sa famille.

Mais, qu'importe ! le poète avait-il besoin d'accroître sa renommée par un ridicule posthume? comme si son Noël ne suffisait pas à assurer à son nom l'immortalité !

Nul n'ignore plus ces quatre strophes, dont la première surtout est d'un effet si imposant :

Minuit, chrétiens, c'est l'heure solennelle
Où l'homme-Dieu descendit jusqu'à nous,
Pour effacer la tache originelle,
Et de son père apaiser le courroux.

Le monde entier tressaille d'espérance,
En cette nuit qui lui donne un Sauveur ;
Peuple, à genoux, attends ta délivrance.
Noël ! Noël ! voici le Rédempteur !

Sur ces quelques vers, Adam a adapté une mélodie dont l'inspiration correspond pleinement à la facture de la poésie. Le début, grave, lent et solennel, a quelque chose de profondément religieux ; peu à peu, le mouvement s'accélère, ce sont quarante générations qui se réjouissent, et quel élan sublime dans cet *hosanna* triomphant : *Peuple à genoux !*...

Lamartine, que ce chant avait le don d'émouvoir, disait avec son exagération coutumière : « Ce cri de l'âme est la *Marseillaise* religieuse. »

Et cependant, le poète comme le musicien n'eurent pas l'idée qu'ils avaient associé leur talent pour créer un pur chef-d'œuvre dont le renom est impérissable, car, comme l'a dit M. Xavier Aubryet, le jour où Adam composa cette mélodie du *Minuit, chrétiens*, « sa musique eut la foi ».

Adam ne put même pas jouir de son triomphe, car il mourut avant que ce chant ne commençât à devenir populaire.

On cite encore quelques cantiques épars dans l'œuvre de divers poètes : par exemple le *Sommeil de l'Enfant Jésus*, œuvre de jeunesse, d'Alphonse Daudet, qui parut dans les *Amoureuses*, premier

recueil de vers publié par ce grand écrivain, et c'est un délicat poème et d'une grâce charmante :

Dans ses langes blancs fraîchement cousus
La Vierge berçait son enfant Jésus...
Mais l'Enfant Jésus ne s'endormait pas.

Tout ce que les mères chantent à leurs petits enfants pour provoquer chez eux le sommeil et les rêves, Marie le chante à son cher Angelot, mais, hélas !

Rebelle à ses chants, sourd à ses prières,
Le Petit Jésus ne s'endormait pas.

Et, Marie se penche sur son Fils ; ses yeux sont mouillés par les larmes :

Vous ne dormez pas, votre mère pleure !
. . . . Sur l'heure
Le Petit Jésus s'était endormi.

Cette aimable fantaisie, à laquelle on ne pourrait guère reprocher que d'être trop humaine, a inspiré plusieurs musiciens, parmi lesquels César Franck et Périlhou. C'est là, si l'on veut, un joli chant de salon, ce n'est pas un cantique.

L'observation s'applique plus justement encore au Noël composé par l'Irlandaise Augusta Holmès,

Noël précieux, — tant la poésie que la musique, — et « d'une naïveté d'emprunt très parisienne » (1) :

Trois anges sont venus ce soir
M'apporter de bien belles choses ;
L'un d'eux avait un encensoir,
L'autre avait un chapeau de roses ;
Et le troisième avait en main
Une robe toute fleurie,
De perles, d'or, et de jasmin,
Comme en a madame Marie.

Au dire de plusieurs, la musique de cette romance aurait été empruntée au *Polyeucte* de Charles Gounod.

Ce nom de Gounod rappelle naturellement la musique d'un chant dont Jules Barbier a écrit les paroles, et qui est presque comparable, comme ampleur, au *Minuit, chrétiens*. Rarement le maître a été plus tendre que dans la mélodie adaptée à ces vers :

O Vierge Mère, berce encore
L'Enfant divin, et dans ses yeux
Aspire la clarté des cieux.
De son regard, céleste aurore,
Sur ton front pur qui se colore,
Une auréole semble éclore.

Le cantique se termine par un hymne triomphal, d'un enthousiasme vibrant :

Montez à Dieu, chants d'allégresse,
O cœurs brûlant d'un saint amour,

(1) Ernest Gagnon. *Choses d'autrefois (Feuilles éparses)*. Québec, typ. Dussault et Proux (1905).

Chantez Noël ! voici le jour.
Le ciel entier frémit d'ivresse,
Que la nuit sombre disparaisse,
Voici le jour, voici le jour,
Montez à Dieu, chants d'allégresse.

Rappelons aussi Maurice Bouchor et son délicieux petit drame en quatre actes, *Noël* (musique de Vidal), qu'il fait jouer par de simples marionnettes. Bien qu'il ne soit pas destiné à être exécuté à l'église, ce poème, d'une lecture très agréable, passerait, si l'on n'en était averti, pour un vrai mystère du moyen âge. Il contient surtout un Noël pastiché sur ceux du xv[e] siècle, dont il a la même naïveté :

Noël ! Noël !
Sur terre on danse, on rit au ciel !
Noël ! Noël !
Prenez, je vous prie,
Pour charmer Marie,
Violons, hautbois, flûtes de roseaux,
Qu'il est doux d'entendre.
Au mignon si tendre
Vous apporterez de jolis oiseaux.

On trouve là, comme dans les cantiques du moyen âge, des anachronismes charmants :

Las ! je suis une bergère,
Ma bourse est légère,
Mais je veux offrir à ce pauvre amour
Une chemisette
Et, pour amusette,
Un lièvre mignon qui bat du tambour.

Les *Maestros* des grandes villes font exécuter des Noëls pompeux, à grand effet, qui n'ont de noélique que le titre, et qui seraient plus à leur place dans un théâtre. Les quelques Noëls anciens encore en usage, on les réserve aux petites filles, tout au plus aux pieuses confréries d'Enfants de Marie qui se réunissent le soir dans une des chapelles latérales de l'église. Ce serait cependant si bon pour le peuple, et particulièrement pour les pauvres provinciaux égarés dans les grandes cités, d'entendre les Noëls de leur pays, ceux que chantait encore leur mère il y a quelques années à peine...

En passant, et bien qu'il soit en latin, nous devons une mention particulière au chant liturgique *Adeste fideles*, d'une si gracieuse poésie :

Accourez, fidèles, joyeux et triomphants, et venez à Bethléem. Voyez l'Enfant, le Roi des Anges, venez, adorons le Seigneur.

Ces paroles, dont le texte est dû à Mgr Borderies, ont pour timbre une mélodie non moins gracieuse, qui a été longtemps attribuée à Hændel, mais qui serait, dit-on, d'origine portugaise, encore qu'on n'en soit pas certain.

Si le XIXe siècle ne compte que peu d'auteurs noéliques, en revanche les Noélistes sont nombreux. Presque toutes les collections de Noëls

connus, imprimés ou encore inédits, ont été analysées, citées ; beaucoup d'écrivains régionalistes ont écrit à ce propos des *Essais sur un recueil de Noëls*, et occasionnellement de très courtes études sur la littérature noélique en général.

Nous devons bien avouer cependant que le grand ouvrage tant attendu sur ce genre poétique n'a pas vu le jour, et que l'historiographe lui-même n'a pas encore donné signe de vie.

Parmi ceux qui ont le mieux étudié cette question, on cite surtout deux noms : l'abbé Terris et Gabriel Vicaire, ce dernier dans un chapitre de son livre sur *La Poésie populaire* (1).

Le premier approche plus près du but ; malheureusement, d'origine provençale, et, comme tel, admirateur passionné de Saboly, il a fait graviter son travail autour de l'organiste de Carpentras et ne considère les autres écrivains noéliques que sous leurs rapports avec le chantre provençal. Or, ce principe présente quelque exagération.

Gabriel Vicaire est avant tout un poète. On n'avait donc pas à lui demander l'érudition, la recherche minutieuse et patiente de l'historien. Il a cependant fait de son sujet une étude très intéressante pour laquelle il a recueilli, en différentes provinces, quelques renseignements inédits. Un

(1) Abbé Terris, *op. cit.* — Vicaire, *op. cit.*

joli Noël l'arrête au passage comme une fleur parfumée arrête un papillon; il s'y pose et ne nous fait point grâce d'un vers. Sa délicieuse plaquette a le grand défaut comme celle de l'abbé Terris, d'être beaucoup trop brève. Ce n'est pas encore le répertoire général des chants de Noëls étudiés sérieusement aux points de vue critique, historique, littéraire et bibliographique.

Trop heureux serions-nous si cette modeste étude pouvait inciter quelque érudit à entreprendre ce travail d'ensemble que la France lettrée réclame depuis si longtemps avec une légitime impatience.

FIN

INDEX ALPHABÉTIQUE

DES NOMS PROPRES CITÉS

D

F

G

H

I

J

L

M

TABLE

Niort. — Imp. Nouvelle L. Clouzot


FIAT LUX
1828
O de B. fec.
1er Avril 186

